

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

No 347.—SAMEDI, 27 DECEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



NOËL.—LA COUR DU SAINT ENFANT JESUS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 DECEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Beaux-Arts : A table. — Sonnet, par Rémi Tremblay. — Nice, par J. de Lorde. — Une page du journal, par Marie-Laure. — Poésie : Noël, par l'abbé Garnier. — Noël de braves gens, par Georges Villemer. — Un récit du vieux temps (conte de Noël), par Edouard S. — Le Mistleton (Noël anglais), par Jeanne-Andrée. — Les écrivains de toutes les littératures : Michel Bibaud, par E. Z. Massicotte. — La bûche de la princesse (avec gravure), par Marthe Bertin. — Les humbles de notre histoire, par Joseph-Edmond Roy. — Un rêve déçu, par Rodolphe Brunet. — L'intelligence des oiseaux, par le Dr A. — Nos primes. — Poésie : L'aumône de Noël, par François Coppée. — Roméo et Géraldine, par J. U. B. — Nouvelles à la main. — Feuilletton.

GRAVURES : Noël : La cour du Saint-Enfant Jésus. — Portrait de Michel Bibaud. — Beaux-Arts : A table. — Nice : Promenade des Anglais ; Le quai. — Gravure du feuilletton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



L'AUTRE soir, on sonne chez moi ; j'ouvre :

Une pauvre, maigre, hâve, triste, lamentablement vêtue et frissonnant au contact des soufflets de la tempête, se tenait blottie entre les deux portes ; elle avait déposé à terre un panier à demi rempli.

— Un morceau de bois,

si l vous plaît, monsieur, pour l'amour de Dieu !

Certes, j'ai vu bien des misères dans ma vie, j'ai même été mordu aussi par l'infortune, je connais sa's la mendicité sous bien des formes, on m'avait demandé bien souvent du pain, des vieux vêtements des souliers usés aux trois quarts, quelques sous pour continuer une route sans fin peut-être, mais vraiment j'ignorais que l'on pût mendier un morceau de bois.

Je fis entrer la bonne femme, elle bût une tasse de thé et me conta son histoire :

C'était celle que j'avais entendue bien des fois, l'histoire de la vieille grand mère dont la fille était morte ; l'homme s'en étant allé, abandonnant ses enfants, et la septuagénaire mendiait pour subvenir aux besoins des délaissés.

Le soir, elle avait du bois pour quelques jours, mais, après son départ, le souvenir de cette malheureuse ne me lâchait pas et j'y pensai tout le jour.

Je pensais aux malheureux que j'avais rencontrés un peu partout — car le malheur est de tous les pays — et c'est avec un serrement de cœur atroce

que je constatais cette nouvelle misère des pays froids qui se traduit par la mendicité du combustible. . . .

Mendier un morceau de bois ! n'est-ce pas une terrible chose dans un pays dont les trois quarts de territoire sont couverts de forêts !

* * En voyant cette misère profonde, je me suis demandé si les moyens dont nous disposons pour secourir les malheureux sont suffisants, et j'ai cherché ce qu'ils étaient dans les autres pays.

Ce n'est, du reste, qu'une étude tout à fait superficielle d'un sujet très grave qui occupe l'esprit des philanthropes depuis. . . depuis qu'il y a des pauvres, et il faut avouer que l'on a pas encore trouvé la solution du problème.

En Autriche, l'assistance publique est à la charge des communes. Les administrations municipales sont chargées de gérer les fonds destinés à l'assistance et qui proviennent de fondations, dons ou legs, contributions volontaires, taxes spéciales établies en cas d'insuffisance des ressources ordinaires, amendes, subventions de l'Etat. Les principaux établissements sont les hôpitaux, les maisons de retraite, les asiles d'aliénés et les hospices d'enfants trouvés. Les provinces entretiennent des maisons de travail, dont les unes sont ouvertes aux pauvres valides qui ne trouvent pas d'occupation, et les autres sont de véritables dépôts de mendicité.

En Danemark, la municipalité est obligée de secourir toute personne hors d'état de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, et dont l'entretien n'est pas à la charge d'autrui. Les mendiants et les vagabonds endurcis sont placés dans des maisons de travail et soumis à un régime rigoureux. Les malades sont reçus dans les hôpitaux ; les infirmes dans des maisons de charité établies dans chaque commune ou dans les hospices. Des secours à domicile sont donnés en nature ou en argent. Les ressources proviennent de fondations, de dons et de taxes spéciales.

Aux Etats Unis, les systèmes varient avec les Etats. En 1876, l'Etat de New York décidait de ne plus voter de fonds pour le secours à domicile, tandis que l'Etat du Massachusetts votait des mesures pour l'extension de ce système.

Depuis 1862 on a établi en Italie, dans chaque commune, une congrégation de charité, composée d'un président et de quatre ou huit membres, suivant la population, nommés par le conseil municipal. Ces congrégations sont chargées des secours à domicile et de l'administration des hospices et des hôpitaux. Les dépenses pour le service sanitaire des médecins, chirurgiens et femmes chargées de soigner les pauvres, les frais d'entretien des enfants trouvés sont obligatoires pour les communes.

En Norvège, des commissions spéciales présidées par le pasteur dans les villages, par un magistrat dans les villes, sont chargées de l'assistance ; mais le pouvoir de lever des taxes leur a été enlevé en 1863, et transféré à l'administration municipale. Le système des rondes autrefois employé en Angleterre et en Suède, qui consiste à placer les pauvres chez des fermiers où ils sont logés et nourris, est encore en vigueur.

Une loi Suédoise impose aux municipalités l'obligation de secourir les enfants, vieillards et infirmes. Entre autres ressources, elles peuvent lever une taxe spéciale sur les manufacturiers qui ont un certain nombre d'ouvriers ; elles reçoivent une contribution de l'Etat.

En Allemagne, tout indigent doit recevoir provisoirement des secours dans la localité où il se trouve, sauf recouvrement des dépenses contre la municipalité où il réside. Lorsque l'indigent est étranger, l'Etat rembourse les dépenses. Des lois récentes ont imposé aux ouvriers des assurances contre les maladies et les accidents.

En Prusse, tout citoyen, en cas de misère, a le droit de demander à la municipalité un abri, les choses absolument nécessaires à la vie, les soins médicaux lorsqu'il est malade, et doit être inhumé décemment. L'établissement d'une taxe des pauvres est interdit ; toutefois, des impositions locales peuvent être levées sur les objets de luxe, les pianos, les serins, l'entrée dans les théâtres ou jardins publics, et les fonds en provenant constituent les

fonds de l'assistance publique, avec les produits des fondations, des dons et legs, des quêtes, et de certaines amendes. Les secours sont fournis soit par l'admission dans une maison de pauvres ou un hôpital, soit par l'emploi de l'indigent à des travaux proportionnés à ses forces.

En Angleterre, l'Etat s'occupe des pauvres et a établi une taxe sur toutes les propriétés productives de revenu. Il existe 647 unions dans le royaume Uni, dont 30 à Londres. Sur quatre indigents, trois en moyenne sont secourus à domicile. On compte en Angleterre un pauvre sur vingt deux personnes. Les sociétés particulières donnant des secours y sont aussi très nombreuses.

Je ne parlerai pas de la France, puisqu'il est de mode de trouver mauvais tout ce qui s'y fait, mais je me contenterai d'affirmer sans crainte d'être contredit que dans aucun pays on ne s'occupe autant des pauvres.

Au Canada, tout est laissé aux sociétés religieuses, qui reçoivent cependant certaines subventions de l'Etat. Les municipalités s'occupent pas du tout de leurs pauvres, et je crois qu'il y aurait là matière à une étude très sérieuse pour amener des réformes.

Si un pauvre demeure dans une municipalité de campagne, on l'expédie généralement au centre le plus proche plutôt que de le secourir, et c'est ainsi que Québec reçoit tous les ans un certain nombre de familles du Labrador Canadien, quand elles sont réduites à la misère.

Si un homme, si respectable qu'il puisse être, n'a pas le sou et se trouve sur le pavé d'une ville quelconque du Canada, il n'a qu'un abri possible, c'est le poste de police où il va demander protection !!!

Cette protection est horriblement dérisoire : on donne au pauvre un morceau de pain beurré et un lit, sur le plancher, un lit de salle de police. Le lendemain matin, on met le pauvre diable à la porte, à moins que le sergent de garde ne loge contre lui une accusation de *vagabondage* ; il a alors l'avantage d'être envoyé en prison pour un, deux ou trois mois, et cette condamnation pèse sur lui pendant toute sa vie.

En ce cas, et il se présente souvent, je me demande si la municipalité ne commet pas un acte infâme.

A Sparte, on était plus convenable, on ne flétrissait pas l'indigent, on le tuait tout simplement, comme on étouffait les enfants qui venaient au monde mal bâtis.

Enfin, il y a peut être du bon et du mauvais, et c'est pourquoi il faudrait chercher à faire mieux.

Je le répète, c'est une belle étude à faire, mais qui demande du travail et qui exige surtout un esprit impartial et non disposé à conclure, avant d'étudier, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

* * Vous avez probablement gardé le souvenir de Maurice O'Reilly, ce joyeux journaliste pétillant d'esprit qui a été rédacteur du *Canard*, de gaie mémoire, et qui a collaboré plusieurs fois au *MONDE ILLUSTRÉ*.

O'Reilly, qui est actuellement à Paris, n'a pu renoncer complètement à la plume, et c'est pour se distraire qu'il coopère à la rédaction du *Paris-Canada*.

Dans le dernier numéro, je détache les lignes suivantes :

Aperçu, à un étalage de libraire, un livre de voyage : *Quatre mille lieues aux Etats-Unis*, par M. F. de Biancourt. Il y a un chapitre sur Montréal, où nous trouvons ce trait :

"Le compagnon d'un de mes cousins, établi dans le pays depuis quelques années, a eu l'oreille gelée pour avoir, certaine nuit, laissé éteindre son poêle."

Cela est à peu près aussi roide que si un Canadien voyageant en France écrivait :

"Un de mes compagnons de voyage, étant entré imprudemment chez Bignon, y est mort de faim."

Un voyageur au Canada qui a l'oreille gelée dans son lit, c'est encore plus fort.

A noter aussi l'étonnement du touriste sur "la différence que le sexe établit ici dans le type."

"Les femmes, dit-il, ont généralement le teint mat, les yeux bruns, les cheveux noirs et légèrement crépus, une sorte d'affinité avec l'Indienne. Les hommes reproduisent l'ancien et pur type normand : le teint blanc et un peu rosé, les yeux bleus, les cheveux blonds."

Si le fait était exact, bien justifié serait l'étonnement du touriste : sortant d'une même souche, les femmes toutes Indiennes, les hommes tous Normands. Jamais d'erreur, rien ne vient brouiller les types : les deux lignées se continuent distinctes. Point de femme nor-mande, point d'homme indien. C'est séparé, classé, par ordre du destin. ;

Pas mal répliqué, O'Reilly !

* * Mais voici que j'entends les cloches sonner à toute volée l'anniversaire de la naissance de celui qui a donné au monde une vie nouvelle, et je relis une poésie de M. Alphonse Daudet qui a sa valeur, sans être un chef d'œuvre.

Je connaissais peu Daudet poète, mais cette petite pièce a un charme de naïveté qui séduit.

Il y a beaucoup de grâce dans cette idée de représenter le Divin Enfant ne se décidant à dormir qu'en voyant des larmes rouler dans les yeux de sa mère.

C'est intitulé : *La Vierge à la crèche* :

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus,
La Vierge berçait son Enfant Jésus,
Lui gazouillait comme un nid de mésanges.
Elle le berçait et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

Étonné, ravi de ce qu'il entend,
Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste ;
Il bat la mesure avec ses deux bras,
Et la sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

"Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
"Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
"Dormez ; il est tard, la lampe est éteinte.
"Votre front est rouge et vos membres las.
"Dormez, mon amour, et dormez sans crainte."
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Il fait froid, le vent souffle, point de feu...
"Dormez ; c'est la nuit, la nuit du bon Dieu.
"C'est la nuit d'amour des chastes épouses ;
"Vite, ami, cachons ces yeux sous nos draps,
"Les étoiles d'or en seraient jalouses".
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Si quelques instants vous vous endormiez,
"Les songes viendraient, en vol de ramiers,
"Et feraient leurs nids sur vos deux paupières.
"Ils viendront ; dormez, doux Jésus". — Hélas !
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie alors, le regard voilé,
Pencha sur son fils un front désolé :
"Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
"Votre mère pleure, ô mon bel ami..."
Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

Quant vous lirez cette causerie, vous serez sur le point de réveiller, et je crois ne pouvoir mieux faire que de vous souhaiter à tous un joyeux Noël : *Merry Christmas*.

Amusez-vous, mais n'oubliez pas les pauvres.

Près de vous, il y a certainement des malheureux qui souffrent ; qu'ils aient leur part du gâteau que vous allez couper !

Lin Leduc

BEAUX-ARTS. — A TABLE

(Voir gravure)

C'est au Salon du Champ-de-Mars (Paris), que ce joli tableau a remporté un grand succès auprès de toutes les mamans qui se pressaient devant cette gracieuse composition.

C'est l'heure du repas de bébé, et le mignon convive, gastronome en herbe, semble tout pénétré de l'importance de l'acte qu'il va accomplir. La bonne lui tend la cuillère, et le petit gourmand hume lentement la succulente panade qui est son potage de prédilection.

Cette scène est traitée avec beaucoup de franchise et de talent, et c'est une de ces compositions familières qui séduisent le public et réunissent ses suffrages sans conteste.

SONNET

A L'AUTEUR D'UNE POÉSIE INACCEPTABLE ET INACCEPTÉE

O poète inconnu ! jamais tes plates rimes
N'éveilleront d'échos dans ce vaste univers.
Je serai bien surpris si jamais tu l'imprimes,
Cet amas chevillé d'anglicismes divers.

Je l'ai lue en entier, pour expier mes crimes,
Ta prose incohérente où, passant à travers
Arts, règles, sens commun, vainement tu t'escrimes
A bourrer d'hiatus d'interminables vers.

Quatorze alexandrins ont dix-huit pieds, sur trente ;
Quelques uns en ont neuf ; d'autres en ont quarante :
L'œil n'aperçoit qu'un bout de leur immensité.

Trop faibles et trop longs, à travers la distance,
Ils ne pourront jamais vers la postérité
Transporter la lourdeur de ton incompétence.

Remi Tremblay

Montréal, 17 décembre 1890.

NICE

(Voir gravures)

Montréalaises et Athéniens de Montréal, sachez-vous où est le pays des enchantements ? Connaissez-vous le pays où l'on se grise de roses, de parfums, de soleil, de ciel bleu ; où l'on n'a point envie de dormir tant il est doux de rêver éveillé ?

Je ne m'adresse pas à vous, poètes, écrivains, artistes : vous le connaissez, sans doute, au moins de réputation, cet éden situé à des milliers de lieues du Canada ; et vous y êtes allés par la pensée, sinon en réalité, continuer vos rêves, y chercher la santé, y puiser la sève et l'inspiration créatrice.

Je jette simplement une note dans l'air comme ces alcyons voyageurs qui veulent avertir leurs compagnons qu'ils ont découvert une oasis où l'on peut se reposer.

J'écris ces quelques lignes, d'abord pour accompagner les deux photo-gravures que publie LE MONDE ILLUSTRÉ, tout à côté, et ensuite pour les curieux amateurs du beau, pour ceux qui s'ennuient, pour les chercheurs qui aiment à s'exiler loin de leur pays, pour les malades enfin qui trouvent le soleil avare de ses rayons.

Ce pays des enchantements, où les Titans et les fées se sont donnés rendez-vous pour accomplir un chef d'œuvre, est comme un médaillon merveilleusement ouvragé, oublié au bord de la mer bleue.

La France et l'Italie regardent ce joyau qu'un soleil éternel fait éternellement resplendir. L'une y envoie ses malades et ses affamés de plaisir ; l'autre l'indique à ses grands seigneurs et à ses friends du repos.

Ce pays, ce paradis terrestre, étincelant comme un saphir, vous l'avez déjà nommé, c'est Nice, la ville cosmopolite, où Russes, Anglais, Espagnols et Italiens s'y donnent rendez-vous, tous les hivers !

Nice a 60,000 habitants environ. C'est une ville de jardins, de promenades et de plaisirs tranquilles, mais les fêtes y sont en permanence pendant tout l'hiver. Allez donc vous promener, en plein mois de décembre, sur la Promenade des Anglais, que notre photo-gravure représente, et n'oubliez pas surtout de vous munir d'un bon parasol pour vous garantir des ardeurs du soleil.

On ne décrit pas Nice, on la chante !

Un interminable azur, qu'un soleil prodigue inonde de ses clartés, un combat perpétuel du bleu et du rose, voilà qui est du ressort des poètes et non des géographes. Il faudrait un pinceau trempé dans la pourpre et l'or pour décrire cette charmante ville, ce bijou qui appartient, actuellement, à la France, et que l'Italie a toujours regretté.

J. DE LORDE.

Ce sont les grains les plus légers qui rendent la bourse pesante, car les petits grains reviennent souvent, au lieu que les grands arrivent rarement. —BACON.

UNE PAGE DE JOURNAL

Le mois des morts a passé et pour plusieurs ce sera désormais l'oubli de ces pauvres délaissés.

La pensée de la mort est salutaire, aussi me permettra-t-on de donner ici certaine vieille page de journal, retrouvée dans mes paperasses de couvent.

C'est l'hiver, nous voilà claquemurés pour six longs mois. De ma fenêtre, j'aperçois des champs à perte de vue, "vicrges des pas humains", comme disent nos poètes. L'hiver, pour moi, c'est l'image de la mort. Plus je réfléchis, plus je trouve de rapprochements entre ces deux choses. Il y a quelque temps, nous voyions faiblir la nature, pour ainsi dire ; la vie disparaissait petit à petit avec la fin de la végétation. Bientôt la terre paraît agoniser dans d'horribles spasmes, et, un matin, nous la voyons recouverte d'un blanc linceuil.

Ce que Dieu fait est bien fait. Prétendre que l'hiver n'a pas d'avantages, est donc insensé. Pour moi, il me fournit la précieuse occasion de faire de graves réflexions et, si, comme je l'ai vu quelque part, l'hiver est l'âge de fer pour les pauvres, il est l'âge d'or pour les riches qui n'oublient pas leur salut éternel. Et il reste encore une ressource à ceux qui ne peuvent donner : l'aumône suprême, l'aumône de l'amour, d'un conseil, d'une prière à nos frères souffrants.

N'en doutons pas, il est des larmes dans les choses."

Et notre terre boit des océans de pleurs. En ce moment la terre paraît un être immense dont le cœur a cessé de battre. La violence des vents fait courber le front altier des arbres ; ils semblent de pauvres orphelins étreignant dans un dernier et long embrassement leur mère qui n'est plus. A leurs branches pendent de gros glaçons, qu'un soleil plus chaud fait tomber en une pluie de larmes. Tel l'homme dans une grande douleur ne peut verser de pleurs sans l'aide d'une sensation subite et violente.

Un regard jeté au dehors, un triste souvenir traversant ma mémoire me porte à faire les réflexions suivantes : Tout passe ici-bas, les jours heureux comme les jours de malheur ; avec cette différence toutefois dans les jours de joie, à peine comptons nous les heures, et les jours néfastes nous voient calculer les minutes même.

Aujourd'hui comme jadis, le vent automnal, ce vent glacial fait vibrer en moi la corde mélancolique. Je songe aux misères humaines pendant la froide saison. Les petits surtout attirent ma pitié. Pauvres mignons ! qui n'ont point fait le mal encore, et endureront les tortures du froid et de la faim.

Et combien peu sympathisent à toutes ces souffrances ! C'est à se voiler la face de honte lorsqu'on considère la décadence du cœur humain. Que se passe-t-il donc, grand Dieu ? Viendra-t-il un temps où l'homme ne sera plus que matière et rien que matière ? Dans ce siècle-ci, la moitié du genre humain vit d'égoïsme, se meurt pour le côté matériel de la vie. Et pourquoi renier son cœur, puisque le cultiver est le moyen d'être grands, quelque petits que nous soyons ?...

Qui n'a pas eu, ne fût-ce qu'une heure, l'âme brisée, broyée par la souffrance ? Cette heure, que j'appellerai bénie, puisqu'elle seule devra faire naître en nous l'étincelle du dévouement ?... Mais non, on oublie tout, tout ce qui peut nous rapprocher des malheureux. On est égoïste enfin, égoïste raffiné.

On criera peut-être au pessimisme, on se moquera de mon expérience de jeune fille. Eh bien, je n'en persisterai pas moins à croire que le nombre est bien petit de ceux qui n'ont pas rompu avec ce noble sentiment : l'amour du prochain.

Marie Gauré

L'ennui chagrine l'enfant, paralyse l'homme, tue le vieillard.



NOEL

Venite, adoremus.

Le ciel est bleu, la terre est blanche ;
Tout se tait dans l'immensité,
Et l'on dirait que Dieu se penche
Pour parler à l'humanité.
La nuit a des lueurs étranges
Pleines d'un saint recueillement,
Les étoiles du firmament
Regardent—comme des yeux d'anges.

Entendez-vous un vague bruit
Dans les champs lointains de l'espace ?...
C'est le vol de Satan qui fuit,
C'est le souffle de Dieu qui passe,
C'est le vieux monde sous sa main
Qui tressaille dans tout son être
Comme un esclave à qui son maître
Dit : tu seras libre demain.

Quel doux transport trouble mon âme ?
Quel doux éclat brille à mes yeux ?
Je me sens des ailes de flamme
Et je m'envole vers les cieux.
Le concert des anges commence,
Le concert des hommes répond !
Minuit sonne et tout se confond
Dans l'hosanna de délivrance.

Minuit sonne... et l'humanité
Salue avec reconnaissance
La fin de sa longue souffrance
Et l'aube de sa liberté,
Et l'on voit un astre de feu,
—Doigt divin—qui montre à la terre
L'étable nue et solitaire
Où vient de naître l'Enfant-Dieu.

Et cet Enfant—d'un jour—qui pleure,
C'est le Très-Haut, c'est l'Éternel !
Et cette étable est la demeure
De l'Infini, de l'Immortel.
Oh ! cherubins, anges fidèles,
Votre Roi, pour couche, aujourd'hui,
N'a qu'une crèche, oh ! faites-lui
Un berceau de vos blanches ailes.

Vous qu'il créa pour le bonheur,
Vous qu'il fit si beaux pour lui plaire,
Venez endormir sa douleur ;
Rendez-lui le ciel sur la terre ;
Venez réchauffer son sommeil
De vos haleines parfumées ;
Venez, phalanges bien aimées,
Sourire à son premier réveil ;

Bergers, errantes silhouettes,
Descendez de vos noirs côtesaux ;
Les anges prendront vos houlettes
Et veilleront sur vos troupeaux.
Venez sans crainte en sa présence ;
Vous ne trouverez à sa cour
Que le sourire de l'amour
Et le regard de l'innocence.

Et vous, ô fils de l'Orient,
Rois des régions de l'aurore,
Venez adorer cet Enfant ;
Il est plus grand que vous encore.
Franchissez les monts, les déserts,
Apportez l'or, l'encens, la myrrhe ;
Vous ne possédez qu'un empire,
Il est le Roi de l'Univers !

Et moi, l'enfant de ta tendresse,
A ta crèche je suis leurs pas.
Je n'apporte point la richesse,
Mais je ne la demande pas.
Je viens, ô Roi sans diadème,
Conduit par ma naïve foi,
Pleurer en silence avec toi ;
Je viens pleurer pour ceux que j'aime.

L'Abbé GARNIER

NOEL DE BRAVES GENS



Il neige depuis deux jours, depuis
deux jours personne n'a quitté la
chaumière, et les vieux sont ensevelis
avec leurs souvenirs dans la maison
solitaire cernée de tous côtés par une
montagne de glace.

Près d'eux, un gros chien mouton
d'un noir d'ébène étend ses pattes
vers le foyer, c'est le seul compagnon
des Duguénic.

—Il y a longtemps de cela ! oh !

bien longtemps ! le petit-fils des Du-
guenic a quitté la maison des grands-parents. Il
s'est embarqué comme mousse sur un bâtiment
marchand, et depuis on ne l'a plus revu. Des nou-
velles d'Amérique, parvenues en Bretagne ont an-
noncé le naufrage de la *Marie-Louise*, et depuis
cette nouvelle la vieille Duguénic est folle.

Jean était un enfant quand il les a quittés ; à
peine avait-il dix ans, et déjà dix ans se sont écou-
lés depuis son départ ! Les deux pauvres vieux
s'en souviennent, et Mouton se dresse sur ses pattes
aussitôt que vient le soir, il se souvient lui aussi
de son jeune compagnon. Le bon chien n'a point
oublié que ce fut l'hiver par une grande tempête
que le petit Jean a pris la mer pour ne plus reve-
nir.

Minuit sonne !

La vieille Duguénic se redresse tout à coup ; ses
yeux ont une expression extraordinaire.

—Mon petit Jean, dit-elle ; viens mon Jean

—Eh ! ma pauvre femme ! tu seras donc tou-
jours folle, dit le vieillard. Jean ne reviendra
plus. Il est mort, tu le sais bien.

—Non, dit-elle, avec un rire strident. Tout à
l'heure il va dormir. Va vite chercher les sabots
de Jean ; Noël approche ; il n'oubliera pas le pe-
tit.

Un triste sourire erre sur les lèvres du grand-
père ; il monte au grenier, tire d'une armoire un
petit paquet qu'il rapporte : ce sont des sabots
d'enfant.

—Tu auras demain, comme les autres, les ca-
deaux du bon Dieu, dit l'aïeule.

Et, sur la cendre chaude, elle dépose lentement
les petits sabots de Jean

Il neige toujours ! Les cloches du village sonnent
à toutes volées. C'est la messe de minuit.

Sur les routes blanches durcies par la gelée, fil-
lettes et garçons se rencontrent, marchent vite,
bras dessus bras dessous, causent, chantent et rient.
C'est la jeunesse qui passe.

Plus loin, attardés dans les sentiers, le dos
voûté, les anciens du bourg se rendent également
à l'office. Toute la vieille Bretagne veille à cette
heure.

Les vieux Duguénic, cloués par la souffrance en
leur chaumière, ne se sont point couchés. Près
de l'âtre ils se sont endormis.

Soudain, Mouton a levé la tête ; il écoute, s'é-
lance vers la porte qui n'est fermée qu'au loquet.
Mouton connaît ce truc et il en a bien vite raison.
Le voilà dehors ; il hume l'air, et, comme une
flèche, disparaît dans la nuit, car là-bas, tout au
loin, s'avance un beau gars de vingt ans, de fière
mine et de belle tournure.

Mouton a reconnu le voyageur. C'est lui ! le
petit Jean. Il l'a rejoint, l'enfant chéri de la
chaumière ; et il aboie bruyamment pour montrer
sa joie.

—Mon chien ! mon bon chien ! s'écrie Jean, et
il caresse, embrasse follement la bonne bête qui
semble lui apporter à l'avance toute les tendresses
du foyer.

Ils courent tous deux.

Tout à coup Jean s'arrête, suffoqué par une
émotion poignante : près de lui vient de passer une
grande et belle fille qu'il a reconnue ; ils s'étaient
juré, gamins, que plus tard ils se marieraient, et la
voilà, cette fillette, devenue femme ! Comme elle
porte crânement le petit bonnet breton et le casa-
quin rouge sur lequel brille la croix d'or !

Jean murmure :

—Yvonne !

Et ce nom prononcé en pleine nuit a trouvé un
écho dans le cœur de la jeune fille qui s'arrête in-

décise. Elle regarde Jean ; ses yeux se mouillent,
ses mains tremblent.

—Jean ! dit elle.

Il l'entraîne, il ne veut pas s'attarder. Mouton
court devant lui en aboyant et semble lui montrer
le chemin de la chaumière.

Enfin la voilà, sa chaumière tant aimée.

Jean s'avance ; son cœur bat bien fort. Les
chers vieillards le reconnaîtront-ils ? il a tant
changé ! La porte largement ouverte par Mouton
ne s'est pas refermée ; il entre à pas lents.

Les vieux sommeillent toujours.

—Oh ! dit Yvonne, je vois les petits sabots ; tu
sais, les tiens, les neufs, ceux des dimanches quand
tu étais enfant. Pauvre grand-mère ! elle est un
peu folle depuis ton départ ; elle croit que tu vas
venir dès l'aube, comme autrefois, prendre dans
ton sabot les cadeaux du petit Jésus.

Une larme glissa sur les joues de Jean ; il con-
templa longtemps ces deux êtres qui avaient vécu
de son souvenir après l'avoir comblé de leur amour ;
il les trouve changés, bien près de la tombe.

Jean ne les éveille pas : il place tout doucement
dans les petits sabots son portrait et une lettre, la
dernière lettre qui annonçait son retour et qu'il
n'avait pas jetée à la poste, et il s'éloigne.

Mouton a tout vu, tout compris. Quel sommeil
pourrait résister à ses cris de joie ?

—Mouton, mon bon chien, mais qu'as-tu donc ?
dit l'aïeule en caressant l'animal qui, triomphalement,
présente à la vieille femme le sabot du petit
Jean.

Ah ! Jésus mon Dieu, dit-elle, en saisissant le
sabot dans ses mains tremblantes, un portrait, une
lettre !...

Le vieillard s'était levé tout à coup ; il s'ap-
proche, il regarde :

—Oh ! ma femme, c'est lui ! le cher petit !
S'il vivait encore, il ressemblerait à cela.

—Oui, la nuit de Noël ! c'est tombé du ciel, dit
l'aïeule dont les mains tremblent. Puis elle ouvre
la lettre, l'adieu du pauvre enfant, peut-être.

Hélas ! ils ne savent lire ni l'un ni l'autre, il
faudra donc attendre le jour, et courir chez un voi-
sin pour entendre parler de lui ? Non, c'est tout de
suite ; ils veulent savoir. Ils gagnent la porte
d'un pas tremblant.

Soudain, une douce main les retient.

—Je sais lire, moi, dit Yvonne, et prenant la
lettre des mains de la vieille Bretonne, elle lut :

Mes chers parents,

J'embarque aujourd'hui ; si le vent est favorable, le fils
que vous croyiez mort pourra être dans vos bras vers le
25 décembre.

Elle n'achève pas : Jean venait de paraître.

La chaumière des Duguénic avait, elle aussi,
reçu sa part des cadeaux du bon Dieu.

GEORGES VILLEMER.

UN RECIT DU VIEUX TEMPS

(CONTE DE NOEL)

Le père Nicolas était un de ces bons Canadiens
dont Dieu semble prolonger la vie pour montrer à
leurs descendants combien étaient simples et purs
les mœurs de nos ancêtres.

Il travaillait jadis aux chantiers, mais depuis
qu'avait sonné l'heure de sa vieillesse, ses loisirs
étaient consacrés à nous raconter des histoires
d'autrefois, que savourait notre jeune imagination.

Un soir,—c'était la veille de Noël,—notre petite
troupe entendit le récit suivant de la bouche du
vieux Canadien :

« C'est aujourd'hui, mes enfants, nous dit-il, le
quarantième anniversaire de l'aventure que je vais
vous narrer. J'étais alors employé aux chantiers
de H... ; mon meilleur ami,—bien qu'il fut un
homme irascible et peu dévot,—avait nom Mar-
cel.

« Par un soir, comme celui-ci,—et le vieillard
s'interrompt un instant pour nous permettre d'en-
tendre l'aiglon siffler, et la neige fouetter les
vitres,—Noël nous invitait à la messe de minuit.
Pour accomplir ce devoir de chrétien, je me diri-
geais vers l'église, en passant à travers champs.

Marcel, sur de futiles prétextes, avait refusé de m'accompagner, et mes raquettes étaient mon seul véhicule.

« Arrivé non loin d'un arbre que nous appelons le "chêne sanglant,"—parce que, l'année précédente, la veille même de Noël, Larivière, un de nos compagnons, y avait été assassiné par un malfaiteur inconnu,—je hâtai le pas, ne tenant guère à renouer connaissance avec le défunt.

« Mais à peine eus-je atteint le grand arbre, que je me sens saisir à l'épaule... Un spectre me barre le passage... ô ciel ! c'est mon vieux compagnon !

« —Me reconnais-tu ? dit-il, d'une voix caverneuse.

« Et, sans attendre ma réponse,—qui aurait été lente à se produire, car la crainte paralysait mes forces,—il reprend :

« —Je suis Larivière, qu'un criminel encore impuni a traité de assassiné. C'est toi qui dois me venger. Y consens-tu ? Simon, il y va de ta vie !

« Après quelques instants de réflexion, je répondis affirmativement, car le châtiment, hélas ! est une mauvaise école de vertu ; mais ma voix était alors si faible, qu'un vivant n'aurait pu l'entendre.

« —Dieu a reçu ton serment, "me dit-il". Venge moi, et veille sur ton âme !

« Ah ! mes enfants, ce fut un rude coup ! Tuer mon meilleur camarade ? Aussi, la distance qui me séparait de l'église fut-elle franchie en peu de temps !

« Dès que je l'eus atteinte, j'allai confesser au curé mes péchés et mon aventure, qu'il attribua à une hallucination, en me défendant d'accomplir ma promesse. Ma soumission m'attira le pardon divin...

« Enfin, au point du jour, je retourne au chantier par un chemin différent du premier, car je voulais éviter le lieu de l'apparition. La chasse m'aide à tromper la longueur du chemin ; car j'avais emporté ma carabine, bien que, lors de ma vision, elle n'eût plus été pour moi qu'un hochet inutile.

« Soudain, j'aperçois un oiseau penché sur un buisson. Il me tente... Le coup part ; mais, ciel ! un cri humain a retenti ? Qu'y a-t-il ?

« Tremblant, je me dirige vers l'endroit d'où la voix a semblé venir. Horreur ! un homme y gisait, blessé mortellement... et cet homme, c'était Marcel, mon vieux compagnon et mon seul ami ! Je l'avais tué ! ! »

* * *

Et la voix du vieux Canadien s'éteignit dans un soupir.

EDOUARD S.

LE MISTLETOE

(NOËL ANGLAIS)



« C'ÉTAIT en 188... la veille de Noël. J'avais seize ans. Il faut vous dire, tout d'abord, que je suis une petite fille de la verte Erin, et qu'en véritable Irlandaise, j'adore la France et les Français.

Orpheline dès ma plus tendre enfance, j'eus élevée par un oncle maternel, vieux garçon habitant

Londres, et fait depuis longtemps aux mœurs anglaises.

Or, ce matin de Noël, mon oncle Fred, qui ne vivait que pour moi, avait réuni, dans son vaste hôtel, une société nombreuse et choisie, pour célébrer gaiement la naissance de Jésus. Tous les préparatifs étaient terminés ; nos bruyants et joyeux invités arrivaient en foule, et mon oncle désireux de garder les vieilles coutumes, suspendait, d'un air magistral, le traditionnel rameau de Mistletoe.

Mais, je vous entends d'ici, qu'est-ce que le Mistletoe ?

C'est tout simplement une mignonne branche verte à baies rouges que l'on suspend au plafond la veille de Noël, et sous laquelle une jeune fille ne peut passer sans être à l'amende... d'un baiser.

Légerement perdue dans ma rêverie, je suivais d'un air distrait la délicate opération, lorsque mon oncle, avec une vivacité peu commune à son âge, m'appliqua sur les joues deux sonores baisers : j'étais juste au dessous du Mistletoe !

—Voilà, fillette, qui me dédommage de toute ma peine ; mais, prenez garde, avant que je descende le talisman, d'en recevoir là un autre que vous préférerez au mien !

—Eh bien ! cher oncle, j'espère qu'il ne sera pas aussi retentissant, car il éveillerait tous les échos d'alentour !

Et je me sauvai en riant pour lui cacher la rougeur qui me montait aux joues.

J'oubliais de vous dire que mon oncle avait un ami, un ami intime, jeune, grand, bien fait, et Français ! Il venait souvent nous voir... —il aimait beaucoup mon oncle—et quand ses yeux cherchaient les miens, mon cœur battait étrangement... Pourquoi ! Mystère !... Mon oncle devait le savoir, car il souriait tendrement en nous regardant.

Ce soir là, il battait bien fort, mon pauvre cœur, car nous valsions ensemble ; sa douce voix me murmurait mille folies vieilles comme le monde, et cependant toujours nouvelles.

La valse terminée, je me promenai, à son bras, dans le grand vestibule ; nous étions seuls, et voyez le hasard ! je me trouvai, pour la seconde fois,—par accident, je vous le jure,—sous la frimpe branchette !

—Miss Dorah, vous êtes juste sous le Mistletoe ! M'éloigner, impossible, il me tenait ; sa main tremblait très fort.

—Eh bien, dis-je toute rougissante, il me semble que je n'ai rien à faire en cette circonstance !

—C'est que... reprit-il, et ses yeux étaient bien doux, je n'ose pas le prendre, si vous ne le permettez.

—Et moi, murmurai-je faiblement, je n'ose pas le permettre, mais je le laissai prendre...

Le baiser fut un peu long peut-être, mais il ne résonna pas comme celui de l'oncle Fred.

Que dire encore ? Vous l'avez deviné sans doute ! Aujourd'hui, Max est mon mari, je suis Française ; et, malgré les trois chérubins qui, près de nous, reposent en leur douillet berceau, le doux souvenir du Mistletoe n'est pas encore passé !

JEANNE-ANDRÉE.

Les écrivains de toutes les littératures



MICHEL BIBAUD

C'est à la Côte des-Neiges, le 20 janvier 1782, que naquit Michel Bibaud.

Il fit ses études au collège de Saint-Raphaël, dans l'ancien château de Vaudreuil. Comme le cours n'était pas complet, il termina privément avec le R. P. Roque.

Il descendait d'une ancienne famille française dont quelques membres se sont illustrés.

Durant sa longue existence Bibaud père fut : Classeur honoraire de l'institut Polytechnique, classe des sciences et des lettres ; fondateur et rédacteur de l'*Aurore du Canada*, du *Spectateur Canadien*, du *Magasin du Bas-Canada*, de l'*Observa-*

teur Canadien, de la *Bibliothèque Canadienne*, et de l'*Encyclopédie Canadienne* ; auteur d'un *Traité d'arithmétique*, des *Epîtres, Satyres et chansons*, de la première *Histoire du Canada* (3 vols.) et traducteur des *Rapports Géologiques* de Sir Wm Logan. Bibaud a été l'une des figures les plus en vues de son époque.

Il est mort le 3 août 1857 à l'âge de soixante-quinze ans.

APPRECIATIONS

Lareau, au sujet de son histoire à dit :

« M. Bibaud, au sujet de son histoire, a donc entrepris une tâche louable, et disons-le de suite c'est peut-être son plus grand mérite. Il a sans doute beaucoup plus contribué à édifier les œuvres de Garneau, de Ferland, de Faillon, que les relations des Jésuites, la chronique du Père Charlevoix et les autres documents relatifs à notre passé. Dans tous les cas il a puissamment abrégi les travaux de ses successeurs en leur montrant une route aplanie, et en jetant une certaine lumière sur les questions capitales de notre histoire. Mais là se borne le mérite de cet historien. Inférieur à Ferland comme historien philosophique, à Garneau comme historien politique, il cède encore le pas à Faillon comme narrateur. Le style est sans prétention. On pourrait exiger plus de clarté dans l'ordonnance générale du plan.

Le premier volume est écrit avec assez de pureté, le second est fastidieux à cause des extraits que l'auteur cite trop souvent. L'écrivain ne prodigue pas assez les nuages et les hardiesses de la composition. Ce défaut se fait sentir dans tous ses ouvrages : il est sec et froid. Son histoire ne saurait être à l'avenir, un guide fidèle et sûr, car plusieurs de ses données ont été corrigées par les historiens qui l'ont suivi. D'un autre côté, il ne lui a pas été donné l'avantage de puiser aux sources authentiques et officielles. Mais on peut également ajouter qu'il n'a laissé de côté aucun événement important, que son opinion sur cet événement soit erroné ou non. Il ne suit pas, comme Garneau, le mouvement social américain. Son œil ne perce pas le voile qui couvre l'avenir des colonies voisines ; il se restreint au Canada et ne dépasse pas les limites de son sujet.

« *Epîtres et satyres* a vu le jour en 1830, et ouvre la nombreuse série d'ouvrages historiques et de littérature mélangée qui font de M. Bibaud un des noms les plus populaires de notre passé littéraire.

« Les poésies de Bibaud ressemblent à sa prose, —c'est dire qu'elles sont imparfaites ; toutefois je dois reconnaître que la prose est encore meilleure que la poésie. Son vers est dur. Il n'a ni la souplesse d'Horace, ni la verve de Juvénal, ni la franchise acerbe de Perse, mais on lui doit d'avoir écrit le premier dans un genre difficile. L'idée est dominante ; l'auteur sacrifie la forme au fond ce qui en poésie ne se pardonne pas toujours facilement. Ses satires contre l'avarice, l'envie, la paresse, l'ignorance, sont les meilleurs morceaux du livre ».

En 1882, M. Lemoine écrivait :

« Bibaud a tenté par ce durable monument de son érudition (*l'Histoire du Canada*), de rencontrer un besoin urgent, de combler une grande lacune...

« Bibaud, étroitement associé par ses nombreux écrits en vers et prose, à l'aurore de notre jeune littérature, laissa à son pays, à sa famille, un nom respecté, une enviable réputation ».

B. J. Massicotte

Les larmes appartiennent à Dieu. Celui qui les donne à un autre vole le Seigneur.—SAINTE ROSE DE LIMA.

La plus grande science de l'homme est de savoir qu'il n'est rien par lui-même, mais tout ce qu'il est vient de Dieu et doit être employé pour la gloire.

LA BUCHE DE LA PRINCESSE

Dans la grande salle des gardes, les petits pages de la princesse Noëly sont en conférence, et semblent très préoccupés.

Noël approche, et la grande fête, si joyeusement célébrée partout, l'est doublement au château : c'est l'anniversaire de la princesse.

Plusieurs années auparavant, à l'heure où le bonhomme Noël apporte ses surprises, elle fut présentée à son père, et, de tous les cadeaux qui furent distribués cette nuit là, nul ne causa plus de joie et de transports.

Le bébé fut baptisé sous le nom de Noëly ; le prince déclara que le château où elle était née lui appartiendrait en propre, et qu'on y célébrerait magnifiquement, chaque année, et la grande fête de Noël, et l'anniversaire de sa fille.

Ce château était situé sur la lisière d'une immense forêt aux arbres séculaires.

Or, sous le toit d'un pauvre bûcheron, la nuit de Noël avait apporté la même surprise, avec cette

Il se trouva que ce petit bûcheron était plein d'esprit et de gaieté ; le prince s'en amusa et, en attendant un emploi plus sérieux, il le nomma *fou* de la princesse et organisateur de ses plaisirs.

En même temps, Noël partageait les études de la fillette.

Ces deux titres de frère de lait et de bouffon lui donnait certains droits ; le petit homme en usait largement, et, si la princesse ne devint pas un affreux petit tyran, comme le sont tous les enfants gâtés, elle le dut en grande partie aux taloches de son frère de lait, et aux critiques de son *fou*.

Chacun gagnait à cet arrangement.

Tous les ans donc, la veille de Noël, c'était grande fête au château. Non seulement les pages mais tous les enfants du pays, riches et pauvres, se réunissaient autour d'un magnifique arbre de Noël et chacun décrochait tant de merveilles qu'il y avait de quoi être heureux pour un an ! Mais la fête se terminait toujours de très bonne heure.

Qu'ils eussent sommeil ou non, les marmots étaient couchés, la princesse en tête, dès huit

— Mon père ; cela va de soi, répondit prestement Noël, et soyez sûrs qu'elle sera de belle taille.

Le soir, il devait y avoir grande réjouissance au château. Tous les amis du prince et de la princesse, père et mère de Noëly, étaient conviés, aucun des camarades de la petite princesse elle-même n'y manquait. Jamais la réception n'avait été aussi magnifique ni la réunion aussi nombreuse.

Tout à coup, au son des trompettes, les portes du château s'ouvrent avec fracas. Les assistants se demandent d'où vient tout ce bruit, lorsqu'un page, entrant dans la salle de la fête, annonce à la jeune châtelaine qu'un nouveau convive réclame l'hospitalité.

— Quel est-il ? Chacun s'empresse : les belles dames curieuses et les brillants seigneurs suivent Noëly qui descend le grand escalier, appuyée au bras de l'un d'eux.

— Hourrah !... Hourrah !... Quel joyeux tumulte dans le vestibule !

Au milieu des pages formant cortège, à la lueur des torches, au son des instruments, la Bûche de Noël fait son entrée dans le vestibule, traînée en avant, poussée en arrière !

Sur la bûche qu'il vient d'enfourcher, trône le fils du bûcheron, sa marotte d'une main, une coupe dans l'autre ; il salue au passage la princesse et sa suite.

— Hourrah ! Hourrah ! Joyeux Noël ! Hourrah pour la princesse Noëly !

Tout est en rumeur au château ! Les marmottes qui appréhendent le souper s'avancent, entraînés aussi par la curiosité ! Mary présente le traditionnel pudding, décoré de sa branche de houx.

Le pudding est acclamé avec enthousiasme ! de nouveaux hourrahs retentissent ! Les petits pages sont dans le délire !...

La bûche de Noël est enterrée, en grande pompe, dans l'immense cheminée de la salle des festins.

Quel souper !

On en parle comme d'une légende !

Et comme le bois flambait gaiement ce soir-là ! Comme la grosse bûche s'évertuait de bon cœur à brûler !

Selon l'usage, grands et petits étaient réunis autour de Noëly pour lui offrir leurs vœux et, selon l'usage aussi, les cadeaux pleuvaient en retour dans toutes les mains.

Mais la princesse ne se contenta pas de faire des heureux ce jour-là.

— Je veux, dit-elle, que chacun puisse se réjouir et que personne ne souffre du froid le jour anniversaire de ma naissance.

Sa nourrice et le bûcheron son père nourricier, qui avait coupé la fameuse bûche, étaient naturellement de la fête.

Le bûcheron avait continué à vivre dans les bois qu'il aimait ; il y habitait une jolie petite maisonnette dont Noëly lui avait fait cadeau, et n'exerçait plus son métier de bûcheron qu'à ses heures et pour se distraire, disait-il, mais il n'avait pas voulu laisser passer ce jour sans venir présenter ses vœux à la princesse.

C'est lui que Noëly chargea de l'exécution de son désir. Elle le nomma son bûcheron particulier, son bûcheron en titre.

Son emploi consisterait à lui procurer chaque année une bûche comme celle qui flambait en ce moment.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle, il faut que toutes les cheminées aient leur bûche de Noël. Cette nuit-là, je veux que tous les foyers flamboient comme le mien. Pour cela, je vous charge de donner une grosse bûche à tous ceux qui viendront en demander !...

Depuis ce jour, partout à la ronde, dans les plus pauvres cabanes comme au château, on fêtait gaiement Noël et l'anniversaire de Noëly autour de la bûche de la princesse.

MARTHE BERTIN.

De tous les maux, les plus difficiles à traiter, sont ceux que nous nous faisons nous-mêmes.— G.M. VALTOUR



Hourrah ! joyeux Noël ! hourrah pour la princesse Noëly !

seule différence que le bébé était un garçon, qu'il fut appelé Noël, et que, au lieu de recevoir un château en don de joyeux avènement, il ne reçut de son père qu'un bon baiser et la promesse d'être élevé durement, comme un futur bûcheron doit l'être.

Mais le sort avait décidé que Noël ne serait pas bûcheron.

La nourrice de la princesse ayant eu la maladresse de tomber malade, voilà tout le monde bouleversé au château.

Que faire ?... Que devenir ?... La princesse affaiblie pleurait sous ses dentelles et les mordillait sans parvenir à se rassasier.

Par bonheur, une des femmes de chambre eut une inspiration ! Elle proposa de remplacer la nourrice malade par la bûcheronne.

Moins de trois quarts d'heure après, celle-ci était installée au château, et Noël devenait frère de lait de la princesse.

Les deux bébés grandirent et la nourrice retourna chez son mari. Mais Noël resta le compagnon de jeux de Noëly et son préféré.

heures. C'était une ordonnance du médecin, il n'y avait pas à répliquer ! Cependant cette année la princesse ayant quinze ans, elle devenait un personnage, et pour la première fois, le prince et le docteur, cédant à ses instances, lui avaient permis d'assister à la messe de minuit et de souper en rentrant.

Quelle fête !...

C'est pourquoi tous les pages étaient réunis en congrès ; il s'agissait de célébrer cette nuit d'une façon toute particulière ; mais que faire de nouveau ?

— Appelons Noël, dit l'un d'eux ; il nous donnera une idée.

— Que faire ? répond vivement Noël à la première interrogation. Pouvez-vous le demander ? Il faut amener et brûler en grande pompe la première bûche de Noël de la princesse Noëly.

— Hourrah ! crièrent tous les pages à la fois. Il a raison ! Mais il nous faut, pour notre première veillée, une bûche comme on n'en a jamais brûlé !

Qui nous la fournira ?

LES HUMBLÉS DE NOTRE HISTOIRE

Il y a dans notre pays plusieurs noblesses.

La France nous envoya les officiers de ses régiments déjà illustrés par maints faits d'armes sur les champs de bataille du vieux monde.

Combien de cadets, n'ayant que la cape et l'épée, vinrent dans les forêts d'Amérique conquérir la gloire et la croix de Saint-Louis ?

Combien l'ambition en jeta sur nos bords de ces fils de famille désireux de s'attirer les faveurs du grand roi ?

Dans la magistrature et dans l'administration, la plupart de ceux qui formèrent tige parmi les familles de la colonie pouvaient trouver le nom de leurs ancêtres inscrit au grand armorial de France. A cette noblesse de robe et d'épée vint se joindre notre noblesse à nous, la noblesse du terroir. Elle ne fut pas la moins distinguée. C'était tantôt d'habile traiteurs, des négociants heureux, d'intrépides pionniers, d'audacieux découvreurs qu'un dévouement constant, une série continue d'actes généreux ou une action éclatante recommandait aux faveurs de la cour.

Ceux-là furent les chanceux.

Mais combien d'autres qui, par leurs actes méritoires, auraient pu tenir le premier rang, et qui n'eurent avec les anoblis que la commune gloire d'être venus sur une terre lointaine apporter la civilisation et implanter une race vertueuse et énergique.

Que de soldats sont tombés dans la mêlée et dont la valeur s'est oubliée plus vite encore que le sillon obscur où ils sont enfouis ! Le nom des chefs demeure, mais qui se souvient de ceux qui les ont suivis ? Dollard passera à la postérité, mais, à part les chercheurs, qui s'occupera jamais de connaître les compagnons de son héroïque défense ? Qui s'est inquiété de savoir le nom des camarades de d'Iberville dans ses expéditions lointaines ? Quand cet enfant de la victoire écrivait à la cour : "Je suis las de conquérir la Baie d'Hudson," les courtisans battaient des mains ; mais ont-ils jamais pensée que ses soldats pussent être fatigués ? Le chef s'en allait se faire décorer à Versailles, recevoir les promotions. Les camarades, abandonnant le mousquet pour la charrue, retournaient dans quelques paroisses ignorées du Canada, labourer la terre paternelle en attendant l'occasion de se signaler par de nouveaux exploits.

Et, pendant un siècle, ce fut la même histoire.

Ce sont les dévouements et les actions héroïques de ces enfants obscurs du devoir, de l'enfant du peuple, du simple ouvrier qu'il faut maintenant raconter. Les noms qu'ils ont illustrés, c'est l'apanage de leurs familles, c'est le patrimoine de la race.

La grande histoire ne les cite qu'en passant : elle n'a pas le temps de s'y arrêter. Ce qui la frappe, ce sont les sommets. C'est à la chronique et à la monographie qu'il appartient de dire les détails. D'infortunés chercheurs se sont déjà donné la tâche de feuilleter les mémoires et les manuscrits. Chaque jour nous apporte de nouvelles découvertes et de nouveaux héros. Tous ces traits épars réunis en faisceau formeront un trophée qui vaudra bien des monuments élevés à la mémoire de personnalités renommées pour des actions de moins d'éclat.

JOSEPH-EDMOND ROY.

UN RÊVE DÉÇU

HOMMAGE A M. ET MADAME JOSEPH BRUNET,

Le monde est une machine qui tourne continuellement sur elle-même, et les hommes ne sont que les jouets du destin.

Ce que notre imagination nous montre aujourd'hui comme un rêve réalisable est demain dans le domaine du néant.

Ainsi me fait penser la réminiscence suivante qui vient de me frapper :

Il y a une dizaine d'années, — alors que j'ignorais commerce et professions, — j'étais un jour en com-

pagnie d'un cousin quelque peu plus âgé que moi, et de plus, très sérieux.

Tous deux, nous étions assis sous un gros noyer dont l'ombre s'étendait au loin et empêchait les rayons du soleil de darder sur nous sa trop ardente lumière.

Le gazon vert et imprégné de douces et agréables senteurs nous servait de siège.

Nous assistions ainsi, joyeux et contents, au concert mélodieux de la nature.

Tout près du noyer s'étendait une lisière de bois formée d'arbres géants répandant de doux parfums.

Çà et là, on voyait perchés sur les branches des majestueux sapins ou des antiques peupliers, des grives et des chardonnerets chantant l'hymne continu mais charmant de l'été dans sa splendeur.

Fortunat et moi, nous causions choses et autres, lorsque nous nous demandâmes chacun quelle carrière nous embrasserions plus tard ?

— Moi, dit-il, mon plus grand désir est de devenir écrivain et journaliste. Et toi ?

— Pour ça, répondis-je, je n'en sais rien ; mais je trouve assez d'attraits au commerce.

— Ah ! continua-t-il, c'est là mon rêve d'avenir d'être écrivain ; rien ne me semble aussi noble que cette belle profession ! . . .

Ainsi me parla celui que le glaive de la mort a frappé sur un lac perdu dans les vastes prairies du Nord Ouest.

Des années se sont succédé depuis ce temps ; cependant, c'est un souvenir intime qui ne s'efface pas de ma mémoire.

Chaque fois que je jette un regard dans le passé, cette réminiscence s'empare de mon esprit, et fait errer ma pensée dans les sentiers de l'éternité.

Pauvre Fortunat ! tu fais maintenant partie des ombres silencieuses de la nuit sans fin ! . . . Si encore on pouvait lire quelques lignes écrites de ta main et inspirées par ton âme ! . . .

Mais non ! La cruelle destinée a foulé aux pieds tes rêves de jeunesse !

Tu dors aujourd'hui d'un sommeil qui nous attend tous ; moi qui te survis, j'ai embrassé la carrière objet de ton désir futur ; et mettant de côté mes projets de commerce, le sort a voulu — et je le bénis — que ma plume inhabile ajoutât une petite immortelle sur ta tombe aimée ! . . .

C'est ainsi que s'en vont nos projets les plus beaux comme une petite fumée perdue dans l'espace ! c'est ainsi que le destin se joue de nos rêves dorés d'espérance !

Non, l'avenir n'est pas à nous, l'homme naît dans le mystère, sa courte vie se passe dans le mystère, et la mort inévitable le rejette dans le mystère.

RODOLPHE BRUNET.

L'INTELLIGENCE DES OISEAUX

Dans l'un des derniers numéros d'une Revue anglaise de science populaire, on trouve l'indication de quelques faits curieux qui tendraient à montrer chez certains oiseaux sinon l'existence du sentiment de la justice, du moins l'habitude d'exécuter une sentence prononcée, après une sorte de délibération.

C'est ainsi qu'un observateur anglais, M. Edmonson, affirme qu'à certains intervalles les corneilles mantelées des îles Shetland s'assemblent en grand nombre, dans un champ, sur une colline, et paraissent traduire devant elles un certain nombre de pareilles ; après un caquetage infernal, l'assemblée tombe sur les malheureuses et les écharpe à coups de bec ; cela fait elle se sépare.

Un autre observateur, M. Cox, dit avoir vu ceci : Passant dans les champs, il entend beaucoup de bruit dans des arbres habités par des corneilles, et va regarder ce qui se passe. Il trouve une cinquantaine de corneilles en discussion animée autour d'une de leurs semblables. Celle-ci, au centre du cercle, paraît d'abord fort assurée ; mais, au bout de peu de temps, elle semble se troubler, ne bouge plus et s'incline comme si elle demandait grâce. On la tue aussitôt, et l'assemblée se disperse.

Un écrivain anglais raconte que tous les œufs

d'une cigogne ayant été pris par un chirurgien et remplacés par des œufs de poule, le mâle se trouva fort surpris en voyant éclore des poussins à la place de cigognes : après réflexion, il alla chercher des camarades, qui vinrent en masse, s'assemblèrent auprès de la femelle et l'exécutèrent.

Enfin, voici un fait du même genre observé aux environs de Berlin : Un œuf de cigogne fut pris dans un nid et remplacé par un œuf d'oie. L'œuf vint à bien et l'oison fit son apparition. La cigogne mâle, en le voyant parut extrêmement troublée, et puis s'envola en poussant des cris féroces. La femelle continua à donner des soins à l'oison.

Au matin du quatrième jour, après le départ du mâle, on vit dans un champ voisin une grande assemblée de cigognes ; il y en avait environ cinquante qui jacassaient avec volubilité, en ayant l'air d'écouter les harangues d'une autre en face d'elles.

Pendant de longues heures, il se détacha successivement du groupe diverses cigognes qui haranguèrent tour à tour leurs camarades, et enfin toute la bande, poussant de grands cris, s'éleva, s'en vint au nid où la femelle était restée, évidemment très effrayée, et extermina successivement la mère, l'oison et enfin le nid.

Ces faits remarquables viennent montrer non seulement l'intelligence des animaux, cela va sans dire, mais encore la possibilité d'une entente entre eux pour l'exécution d'une résolution déterminée : à ce point de vue, ils offrent assez d'intérêt. DR A.

LA CAUSE CELEBRE

Ce drame à sensation, traduit en toutes les langues et que M. J. N. Marcil, sténographe, vient d'adapter pour théâtres de jeunes gens, sera représenté en français, pour la première fois ici au Canada, le 8 janvier prochain, dans la salle St-Jean-Baptiste.

La beauté du drame, la renommée des acteurs, la confortabilité de la salle et la modicité du prix (sièges réservés 35cts), tout nous fait présager qu'un nombreux auditoire applaudira, le 8 janvier le jour précité, au succès certain des acteurs.

Une division de la Garde de Salaberry fera, dit-on, les frais de la partie militaire et exécutera sous les ordres du Cap. Mallette, les plus belles marches de fantaisie connues.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — François Dépatie, 276, rue Beaudry ; A. Delorme, 234, rue St-Laurent ; Ovide Girard, 244, rue Champlain ; C.-E. Thibault, 1461, rue Ste-Catherine ; H. Brisebois, 1205, rue St-Jacques ; W. Maher, 73, rue St-Jacques ; P.-U.-A. Duprat, à l'archevêché ; Amédée De-jardins, 351, rue Cadieux ; Dame Vve F. Forget, 21, rue St-André ; L.-R. Roussil, 68, rue Suzanne ; Alexandre Leblanc, 26, rue Notre-Dame de Lourdes ; Joseph-Damase Orsainne Vermette, 197, rue St-Dominique ; J. Monarque, 2157, rue Notre-Dame ; Joseph Fournier, 372, rue Hypolite.

Québec. — T. Sylvain, 58, rue Ste-Hélène, St-Roch ; Léon Godbout, 91, rue du Roi ; A.-G. Picard, 8, rue de l'Eglise ; Joseph Jureau, 54, rue Scott ; Jean Dufresne (\$5.00), 153, rue Scott ; Etienne Bédard (\$4.00), 80, rue St-Anselme ; Philemon Brunet, 193, rue St-Joseph ; Alfred Ernest, 167, rue Richardson ; Dame J.-P. Frémont, 29, rue Ste-Ursule ; Zéphirin Robitaille, 252, rue du Roi ; Sylla Côté, 147, rue d'Aiguillon.

Pointe St-Charles. — W. Perrault, 127, rue Centre ; A. Bourdon, 40, rue du Grand Tronc ; Wilfrid Anyot, 146, rue Manufacture.

Ste-Cunégonde. — E. Goyette, 187, rue Albert ; Ephrem Brisebois (\$25.00), 177, rue Vinette.

St-Henri de Montréal. — Dame Antoine Juteau, 43, rue St-Augustin.

St-Antoine de Verchères. — Rev. M. A. Bourret ; Rev. M. A. Bourret ; Rev. M. J.-B. Dupuy.

St-Grégoire. — Dr J.-B. Boudreau.

Ottawa. — J.-B. Lafontaine, rue Bolton.

Rimouski. — J.-T. Couillard.

St-Rémi. — Arthur Larivière.

Drummondville. — Abraham Parent.

Crookston, Minn. — Madame L.-C. Couvrette.

Brooklyn, Long Island. — Emile Levy, 95, rue Fulton.

Great Falls, N. H. — J.-B. Thibault.

Sherbrooke. — A. Bisson.

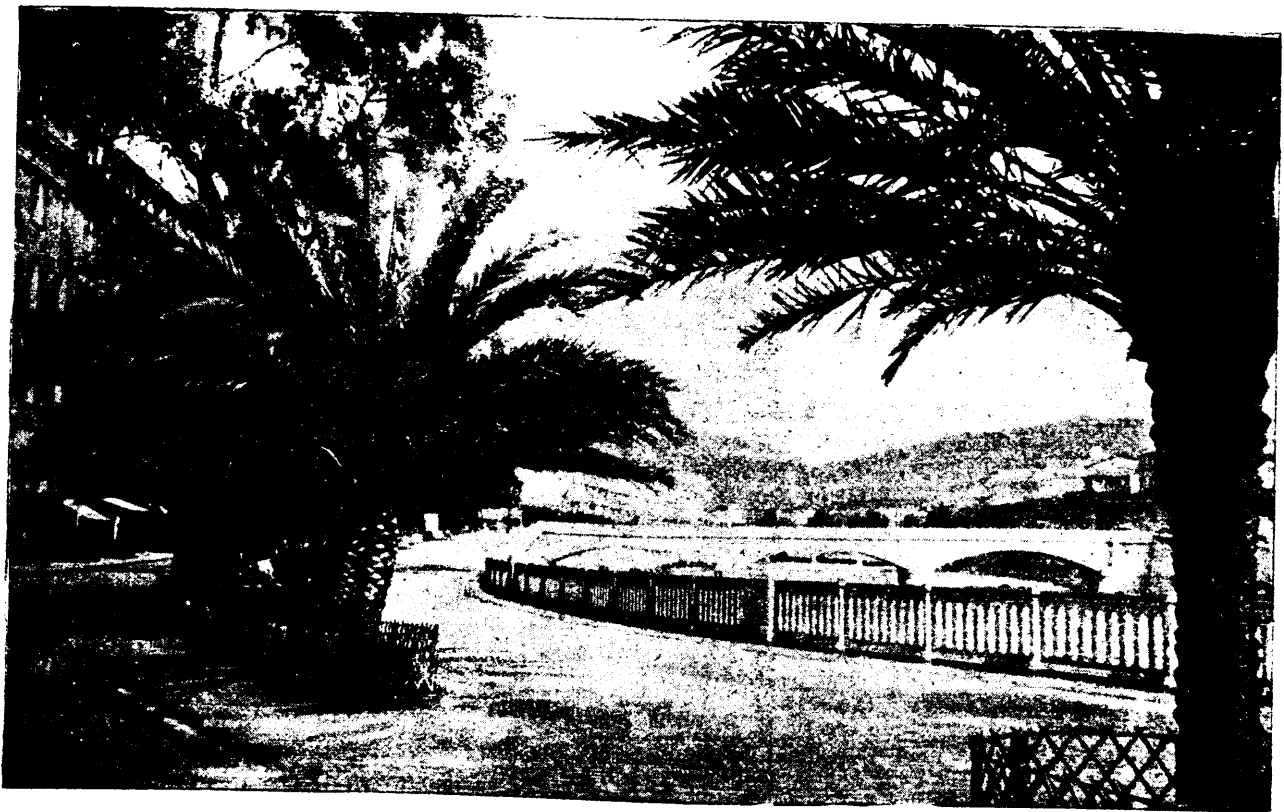


BEAUX-ARTS.—A TABLE.—(TABLEAU DE M. ROLL)

(Du *Monde Illustré*, de Paris)



NICE. — PROMENADE DES ANGLAIS



NICE.—LE QUAI
Photo-gravures Armtroug



L'AUMONE DE NOËL

La messe nocturne est dite ;
Que d'étoiles dans le ciel !
Comme il gèle ! Rentrons vite.
La rude nuit de Noël !

Chacun du froid se protège
En fermant porte et rideaux.
Sous leurs capuchons de neige
Les maisons font le gros dos.

On se couche avec angoisse
Dans les lits mal bassinés.
Les vitraux de la paroisse
Ne sont plus illuminés.

Tout dort. Qu'il est solitaire,
Le hameau silencieux !
Les astres, avec mystère,
Ont l'air de cligner des yeux.

Mais, chut ! l'ange va descendre
Des profondeurs du ciel noir.
Tous les enfants, dans la cendre,
Ont mis leurs souliers, ce soir.

Comme les autres années,
Il vient, lumineux et doux,
Jeter par les cheminées
Cadeaux, bonbons et joujoux.

Mais, ayant fait son message,
Tout à coup, il aperçoit,
Là-bas, au bout du village,
Sous la neige, un humble toit.

Ce lieu désert, c'est l'unique
Où l'ange n'a point plué.
Et plus rien dans sa tunique !
Le prodigue a tout donné.

Précisément, une aïeule,
Fileuse aux maigres profils,
Elève ici, pauvre et seule,
Son arrière petit-fils.

Leur indigence est extrême :
Rien dans l'armoire en noyer ;
Et l'enfant a mis quand même
Ses sabots dans le foyer.

Les anges—quelle disgrâce !—
N'ont jamais d'argent sur eux
Faut-il que celui-ci passe
Sans aider les malheureux ?

Se peut-il que Dieu le veuille ?
Non. Le séraphin charmant
Reprend son essor et cueille
Une étoile au firmament.

En la touchant, il la change
En un large écu d'or fin,
Qu'il va porter, le bon ange,
Au foyer de l'orphelin.

Au Paradis, sa patrie,
Il rentre et se sent confus
Devant la Vierge Marie
Qui porte l'Enfant Jésus.

Mais l'Enfant, qui le rassure,
Levant son joli bras rond,
Prend l'étoile la plus pure
Que sa mère ait sur le front,

Et, la donnant avec grâce,
Dans un doux geste enfantin :
" Va, dit-il, la mettre en place
Avant le petit matin."

... Or, par les minuits sans voile,
Depuis, le monde savant
S'étonne que cette étoile
Brille plus qu'auparavant.

ROMEO ET GERALDINE

Dans un village canadien, situé près d'une riche vallée, vivait paisible une brave famille, aux mœurs patriarcales. Les deux époux, contents de leur bonheur, vivaient heureux en servant le Dieu de leur jeunesse.

Aussi le Ciel avait-il béni leur union ! Leur petite famille se composait de cinq enfants, bien élevés et dont l'instruction ne laissait rien à désirer.

Parmi ceux-ci, on distinguait une brave jeune fille. Elle avait pour nom, Géraldine. Son âge était dix-neuf ans. Douée d'une bonne quoique délicate santé, elle se distinguait de ses sœurs et de ses compagnes par sa beauté incomparable. Elle paraissait toute jeune : sa figure respirait une grâce infinie ; ses yeux étaient d'une suavité entraînante ; ses lèvres avaient une indicible expression de douceur.

Tout chez elle était grâce et beauté. Et puis, comment ne pas admirer ses manières si bonnes et si aimables ! Et sa conversation si digne ! Et son esprit si pétillant de finesse ! Aussi la connaître, c'était l'aimer ; et ceux qui l'avaient vue une fois ne pouvaient se défendre du désir de la revoir.

Un jour, Géraldine rencontra sur son chemin un jeune homme aux belles aspirations, semblait-il, et au noble cœur. Il s'appelait Roméo. Brun, d'une taille assez grande et assez virile, il portait vaillamment ses vingt trois ans.

" Aimons-nous, avait dit Roméo à Géraldine, et soyons fidèles à l'amitié jurée."

Le jeune homme n'était pas libre ; il devait employer encore quelque temps au perfectionnement de sa profession...

L'entrevue de Roméo avec Géraldine avait fait à cette dernière une impression qu'elle ne pouvait définir. Elle conserva toujours fidèlement le souvenir de cette première rencontre.

Le jeune homme revint plus tard. Il n'avait pas oublié la belle jeune fille, et il voulait en faire la compagne de sa vie...

Mais, hélas ! Roméo avait un grand défaut : il était jaloux !... Sans doute, il aimait Géraldine à la folie, mais dans sa jalousie il ne voulait pas qu'elle en aimât un autre ni même qu'elle se rencontrât avec d'autres amis.

Géraldine aussi aimait le jeune homme. Que faire ? Devait-elle en faire le sacrifice ?... Ses parents et ses amis eurent beau lui représenter tout l'odieux de la conduite de Roméo... Elle ne les crut pas.

Qui pouvait donc la retenir ? Manquait elle d'amis ? Ah ! combien de cœurs soupiraient après elle et auraient désiré lui avouer toute l'ardeur de leur flamme ! Toujours elle les repoussait pour s'attacher à ce pauvre Roméo. Elle croyait qu'avec le temps il se corrigerait de ce défaut et reviendrait à de meilleurs sentiments... Mais, n'anticipons pas... Le mariage est fixé. Les jeunes époux vont s'agenouiller à l'autel de leur église pour se jurer un amour éternel.

Qu'elle était belle, ce jour-là, Géraldine, avec sa longue robe blanche et son voile blanc, exprimant bien l'innocence de son âme toute candide ! Qu'il devait être heureux, Roméo, avec une telle compagne pour partager les joies et les peines de sa vie ! Quelle joie ! Quel bonheur !... La lune de miel s'écoula paisible, heureuse ! Il faisait si bon de vivre ensemble !...

Cependant, les heures de la tristesse ne tardèrent pas à sonner.

Géraldine comprit trop tard combien est terrible ce vice de la jalousie.

Elle devint triste, rêveuse et mélancolique.

Il fallait pour elle se soumettre aux volontés étranges et capricieuses du jeune homme, sans pouvoir en demander la raison. Sortait-elle, il devait l'accompagner ? Même allait-elle à l'église, elle devait en demander la permission ?...

Que de choses se passèrent étranges et qu'on peut à peine comprendre !

La vie de Géraldine fut empoisonnée. Plus de joie, partant plus de bonheur. Ses illusions tombèrent une à une. Que de fois ses larmes vinrent inonder sa figure, et lui faire regretter cet heureux

temps, où, libre dans sa bonne famille, elle vivait tranquille et contente !

Pauvre Géraldine !... A peine pouvait elle de temps à autre apercevoir ses compagnes d'autrefois ! Elle semblait les éviter : leur bonheur faisait mal à son cœur !

Géraldine était chrétienne. Elle souffrit en silence. Mais ces souffrances intimes ne tardèrent pas à faire leur œuvre de destruction.—Ce n'était plus cette belle jeune fille d'autrefois.—Elle dépérissait tous les jours.

Son mari, dans son fol amour, lui demandait bien la cause de son air triste : elle aimait mieux la lui cacher, de peur d'exciter sa colère jalouse. Et le cruel ne s'apercevait pas qu'il était le bourreau de sa femme !...

En effet, elle ne put résister longtemps à cette vie de réclusion et d'épreuves. Sa santé délicate finit par succomber. Force fut d'avouer son mal, mais il était trop tard.

Géraldine fit son sacrifice avec calme et résignation. Elle mourut en chrétienne, pardonnant de bon cœur à celui qui, au lieu de lui donner le bonheur, avait fait de ses jours des jours tristes et malheureux.

Géraldine était morte victime de la jalousie, victime de ce vice infâme qui dégrade celui qui le possède...

Cette histoire est vraie, plusieurs la connaissent. Je ne l'écris, aujourd'hui, que pour rendre service ; trop heureux si je parviens, par la lecture de ces lignes, à faire éviter un semblable malheur !

Honte donc à la jalousie ! Honte à ce vice qui dessèche les plus beaux sentiments du cœur de l'homme !

J.-U. B.

"YOUTH COMPANION"

Nous venons de recevoir le numéro Noël du *Youth Companion*, de Boston. Cet intéressant journal contient sept histoires complètes, accompagnées de charmantes illustrations.

Il est difficile de pouvoir demander plus pour le prix : cinq centimes.

NOUVELLES A LA MAIN

Le mari.—Vois donc, chère femme : mes pantalons de pique-nique n'ont pas un bouton !

La femme.—Je l'ai fait exprès. Vois-tu, si tu venais à te noyer, ce signalement te ferait reconnaître plus facilement des autres.

Le mari.—C'est ce qui te trompe. Tous mes compagnons sont aussi des gens mariés.

* *

A New-York, entre deux charmantes fillettes :
—Une bonne nouvelle à vous apprendre, ma chère amie.

—Pour quoi ?

—Pour moi.

—En effet, vous paraissez radieuse. Qu'est-ce que c'est ?

—Papa a été mordu par un chien enragé, et nous allons tous à Paris !

* *

En Suisse.

Arrivé à un certain point, le cocher se retourne sur son siège et s'adressant aux voyageurs :

—A partir d'ici le chemin n'est plus praticable qu'aux mulets. Je prierais donc ces messieurs et ces dames de descendre de voiture et de continuer leur route à pied.

* *

Dans une assemblée élégante et nombreuse, une dame très décolletée s'avance gravement ; un imprudent met le pied sur la traîne de sa robe, qui se déchire.

—*Fichu* maladroit, s'écrie la femme irritée, car sa belle robe s'était déchirée.

—*Le fichu*, madame, répond l'imprudent, serait beaucoup mieux sur vos épaules que sur vos lèvres.

FLEUR - DE - MAI, Feuilleton du " Monde Illustré "



Sur la couche de fougère et de foin, à demi-nue, la pauvre Fleur-de-Mai était étendue. — Page 353, col. 2.

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

— Bien ! madame ! Très bien ! — fit Gaston en saluant, — je me retire . . . Seulement, en prenant congé de vous, je me bornerai à vous dire qu'un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où vous regretterez cruellement d'avoir manqué de confiance en moi . . .

Et, saluant profondément, il se retira, partant du côté de la grille où l'attendait Romain.

La comtesse parut hésiter un instant.

Sa main se releva, comme si elle eût voulu arrêter le beau Gaston dans sa retraite . . .

Mais son bras, avec une désespérance profonde, retomba inerte le long de son corps.

Et elle se perdit dans une allée ombreuse, en murmurant avec un accent de mortelle angoisse :

— Pardonnez-moi ! mon Dieu ! . . . Et prenez pitié de moi !

Romain accourait auprès de son compagnon.

— Eh bien ! — lui demanda t-il, qu'est-ce qu'elle a dit ? . . .

— Elle m'a envoyé promener . . . Elle m'a dit qu'elle ne savait pas de quoi il pouvait être question.

— Alors ! c'est raté ! . . .

— Dieu que tu es bête ! — répliqua le beau Gaston impatienté. — Comment, tu ne comprends pas que cette femme là joue un jeu en ne voulant pas nous permettre d'entrer dans le sien ! . . . Nous allons lui faire voir avec quel bois nous nous chauffons . . . Cela me va de mieux en mieux, parce que, vois tu, mon vieux Courieul, l'affaire des Souches et celle de Lauriac, ça pourra marcher en même temps.

Romain dardait sur son compagnon ses gros yeux étonnés.

— Tu ne comprends pas — fit celui-ci avec un mauvais rire . . . — non, tu ne comprends pas, eh

bien ! ça ne fait rien . . . Il n'y a pas besoin que tu comprennes . . . Ça ira tout de même.

— Oh ! je te laisse dire et faire, — conclut Romain, assez penaud, — tu es le chef, tu es le maître, je reconnais que tu es autrement fort que moi . . .

— Alors, laisse toi conduire . . .

— Je ne fais que ça. Et où allons-nous pour l'instant ?

— Je pourrais te dire que ça ne te regarde pas . . . Mais je veux bien être bon prince . . . Nous filons à l'instant à l'avenue de la Muette, là où nous avons fixé notre second rendez vous . . .

— S'il réussit aussi bien que le premier, ça ira bien, — fit Romain en reprenant l'offensive . . .

Le beau Gaston l'arrêta net :

— Veux-tu que je te laisse mener la barque, lui dit-il, je te suivrai sans faire d'observations . . . Et nous verrons où ça nous mènera ?

— Non ! non ! . . . — s'empressa de répondre Romain effrayé de cette perspective . . . — on ne peut donc pas se permettre une pauvre petite blague ?

— Non, — fit Gaston d'un ton sec, — et à la pre,

mière je te lâche tout net, te voilà bien prévenu.

Entre temps, les deux gredins avaient pris une voiture qui les avait conduits jusqu'à la porte du Roi.

Une fois là, ils s'étaient engagés à pied dans l'avenue de la Muette.

Elle était déserte à cette heure avancée de la soirée.

Romain, ainsi qu'il l'avait fait la première fois, demeura en arrière, et Gaston s'avança, prenant l'allure d'un promeneur indifférent.

Il ne tarda pas à apercevoir à travers, l'ombre intermittente des arbres, un homme longeant l'avenue en sens inverse et marchant à sa rencontre.

A l'approche de Gaston, le nouveau venu ralentit son allure, et comme Gaston en faisait autant de son côté, les deux promeneurs s'arrêtèrent simultanément, lorsqu'ils arrivèrent à hauteur.

Gaston s'avança résolument et à mi voix :

—C'est à M. Dementières que j'ai l'honneur de parler ?—demanda-t-il.

—Lui-même,—fut-il répliqué d'une voix aigre et cassante.—Mais vous avez cet avantage marqué sur moi qu'il m'est impossible de prononcer votre nom, vu que je ne vous connais pas....

—Mon nom ne ferait rien à l'affaire,—répliqua Gaston, en donnant à son accent l'expression la plus impertinente.

M. Dementières eut un petit rire sec.

—Alors, que désirez-vous savoir, monsieur, et dans quel but vous êtes-vous permis de m'adresser un télégramme ?....

—Parce que j'avais une communication que je crois importante à vous adresser....

—Ah ! vraiment !.... Et à quel sujet ?....

—Relativement à une enfant.... une jeune fille dont l'existence vous intéresse.

—Vous vous trompez absolument,—répliqua M. Dementières, devenant de plus en plus cassant.—Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne connais pas d'enfant, de jeune fille qui puisse m'intéresser à un point de vue quelconque.... Je ne puis deviner quels sont les contes bleus que vous venez me faire ici.

A mesure que M. Dementières s'animait le beau Gaston devenait de plus en plus calme.

—Très bien, monsieur, parfaitement, il y a mal-donne, il y a erreur, mettons que je n'ai rien dit. Je me suis trompé.... Mais alors, voulez-vous avoir l'obligeance de me dire pourquoi vous êtes venu à ce rendez-vous, et pourquoi vous avez répondu de cette façon à mon télégramme....

M. Dementières eut un mouvement d'impatience :

—Parce que je tenais à connaître la personne qui se permettait de me faire des plaisanteries aussi déplacées, parce que je voulais être renseigné sur l'homme qui essayait de pénétrer ainsi dans ma vie....

—Je ne vous donnerai point cette joie,—répliqua Gaston.

Et s'inclinant ironiquement :

—Souffrez que je prenne congé de vous.... Cet entretien n'a que trop duré.

—Mais, monsieur....

—Il ne me reste rien à vous dire.... mais je dois néanmoins vous en prévenir, il est très probable que nous nous reverrons un jour.... et alors peut-être trouverai-je en vous plus de confiance.... Je vous baise les mains....

Et cette fois, le beau Gaston se replia en bon ordre....

Latéralement, sans bruit, Romain avait continué sa course, si bien qu'il rejoignit bientôt Gaston, qui poursuivait la sienne.

Cette fois, Gaston ne lui donna pas la peine de l'interroger.

—Ça a raté comme l'autre,—fit-il sans pouvoir modérer son dépit.

—Ah ! et qu'est-ce qu'il a dit, celui-là ?....

—Il a répondu, tout comme la comtesse, qu'il ne savait pas ce que je voulais dire.

—Ah ! bon !....

—Mais je lui ai montré que je n'étais pas sa dupe.

—Et qu'est-ce que nous allons faire ?

—Ne t'inquiète pas, nous en sortirons bien.

—Dame, ça ne marche pas sur des roulettes.

—Je me charge de les graisser, les roulettes.

—Si tu peux.

—Je pourrai.... As-tu confiance en moi ?

—Une confiance d'aveugle.

—Eh bien.... avant un mois, la comtesse Stroganof nous offrira de l'argent pour lui dire ce qu'est devenue la jeune fille.... Et le Dementières nous en donnera pour nous empêcher de parler.

—Tu en es sûr ?

—Comme je suis certain d'être revenu de là-bas avec toutes mes dents.

—Va bien alors....

—Et je ne suis pas mécontent de notre soirée... lo Parce que nous savons bien que c'est le comte et la comtesse Stroganof qui sont les propriétaires des Souches.... Et que si la comtesse m'a nié, à moi, le comte t'a avoué, à toi.... Par conséquent, il n'y a pas d'erreur.... Quant à l'autre, au Dementières, nous savons qui il est, où il habite et il faut qu'avant longtemps il entende parler de nous.

—Et tu y arriveras ?....

—Mon Dieu ! que tu es assommant avec tes doutes.... Dis-toi bien une chose, une fois pour toutes.... Le Fil de Soie, ça passe partout.

VIII.—LES MÉTAMORPHOSES DE CLAUDINE

C'est au milieu de la brande, la face contre terre, s'obstinant à ne pas répondre aux interrogations de Chamoiseau que nous avons laissé la désespérée Irma.

—Tenez-vous à la disposition de la justice,—lui avait dit le brigadier.

Ces mots, pareils à un glas funèbre, résonnaient à son oreille.

Elle avait crié : " Au voleur !.... " elle avait appelé à l'aide !....

Eh bien, l'autorité, sous la forme de deux gendarmes, était accourue....

Elle ne demandait pas mieux que de venir à son aide, cette autorité.... seulement il fallait que la nommée Claudine Toupart se tint à la disposition de la justice.

Ces mots, comme du plomb fondu, s'étaient coulés dans les oreilles d'Irma.

L'autorité ! La justice !....

Ce qu'elle en connaissait lui donnait encore froid dans le dos.

N'avait-elle pas toujours ses vingt ans à faire, ses vingt ans de travaux forcés, pour l'assassinat de Ville d'Avray ?....

Et ils avaient tant de manigances, ces juges !... Qui sait si en la prenant par les privations, par la terreur, qui sait s'ils ne parviendraient pas à savoir qu'Irma Courieul et Claudine Toupart ne faisaient qu'une seule et même personne ?

Alors elle se mettait à trembler.

Elle revoyait Clermont et ses grilles... et ses dents claquaient les unes contre les autres....

Chamoiseau s'était éloigné, emmenant avec lui son inséparable rémion.

Puis les gardes de Lauriac avaient tiré chacun de son côté, et elle était demeurée encore une fois seule.

Les idées, tant la secousse avait été violente, se brouillaient dans son cerveau.

Cependant elle comprenait bien une chose, c'est que tout ce monde là donnait la chasse à Romain !

Et si on lui mettait la main dessus.... qu'est-ce qu'elle pourrait bien dire lorsqu'on l'interrogerait ?

Qu'est-ce qu'il raconterait lui-même ?....

Quant à son argent.... le fruit de seize années d'épargne, elle était bien forcée de se dire qu'elle serait obligée d'en faire son deuil.

Longtemps elle demeura à cette même place, en proie à cette rage sourde qui est souvent la dominante de l'impuissance.

Puis elle se leva, titubant comme une créature ivre, et regagna en s'arrêtant, en tournant sur elle-même, en repartant d'une allure inégale et nerveuse, la métairie de la Glandière.

Dans la salle basse, toujours le même désordre... Les meubles brisés gisaient pêle-mêle, au milieu des poteries et des bouteilles en miettes.

La grande tache de sang,—une mare,—se séchait sur les briques du carrelage, au milieu d'un essaim de grosses mouches.

D'un œil désolé la Claudine regardait le désastre, quand un long gémissement la fit tressaillir....

—Ah ! bon !—dit-elle, en se remettant,—c'est la Ch'tite !.... où s'est-elle fourrée ?....

La Petite-Mai était revenue à elle, des longs évanouissements successifs, où le coup de Romain d'une part, les furieuses étreintes de la Claudine, ses étranglements, ses heurts désordonnés l'avaient plongée....

Maintenant allait-elle mourir ?....

Sa tête endolorie et sanglante la faisait horriblement souffrir.

Elle n'avait conscience que d'une lente et terrible agonie....

Et à grand-peine elle s'était traînée jusqu'à son lit de fougères, et elle s'y était laissée choir inanimée.

C'est de là qu'elle venait de pousser ce long gémissement qui avait fait tressaillir Irma.

Cette dernière pénétra dans la soupente où râlait la malheureuse enfant.

L'effort qu'elle avait fait pour se traîner jusqu'à sa couche avait failli lui être fatal.

Le sang s'était remis à couler de sa blessure à la tête, et après une nouvelle syncope, elle s'était réveillée, la tête perdue et poussant de longs gémissements qui se terminaient en sanglots.

Hochant la tête, Irma la regardait avec inquiétude.

—Faudrait pas qu'elle claque, pourtant,—murmura-t-elle,—ça n'est pas ça qui arrangerait encore les affaires.... Alors, il ne me resterait plus que mes yeux pour pleurer.... Les autres brigands ne me colleraient même plus un sou.

Alors son intérêt personnel le lui commandait,—car le simple sentiment d'humanité n'avait même pas place dans le cœur de l'horrible mégère,—elle prit une écuelle pleine d'eau, une éponge et se mit à bassiner la plaie de la blessée. Celle-ci rouvrit les yeux, et eut un mouvement de recul à la vue d'Irma.

—C'est pour ton bien, petite buse !.... Et puis, tiens-toi tranquille, ou je te vais encore cogner.... tu vas voir !....

Sous les affusions d'eau froide, le sang finit par s'arrêter, et Fleur-de-Mai tomba dans un sommeil agité et nerveux au milieu duquel elle se débattit longtemps, sous la pression d'horribles cauchemars.

Pendant ce temps, Irma tergiversait.

Qu'allait-elle faire ?....

A quel parti allait-elle s'arrêter ?....

Attendrait-elle une citation d'un juge quelconque ?....

Commettrait-elle l'insigne imprudence de comparaître devant un tribunal ?....

L'idée lui vint de tout planter là, d'abandonner la maison déserte, le mobilier en loques, la pauvre Mai étendue sanglante sur son lit de fougères, et de partir droit devant elle, avec les trois mille francs qu'elle avait touchés la veille chez le notaire d'Orléans....

Et où aller ?.... En quel lieu du monde se cacher ?....

Ne courrait-on pas après elle ?....

Ne parviendrait-on pas bien vite à la rattraper ?

Et l'homme qui lui avait donné l'infâme mission de faire descendre la Tiotte au rang d'une brute, ne trouverait-il pas le moyen de se venger d'elle et de la laisser retomber bien vite dans les mains de la justice, en faisant connaître à celle-ci à quelle jolie récidiviste, à quel vieux cheval de retour elle avait affaire ?....

Elle dévorait un dur morceau de pain, accompagné d'un morceau de lard, tout en se perdant dans des perplexités profondes....

La nuit était venue depuis longtemps, lorsque l'on frappa doucement, à petits coups, à la porte de la chaumière.

Le tremblement qui s'était déjà emparé de la Claudine augmenta aussitôt.

Elle n'avait pas le courage d'aller jusqu'à la porte.

Ses jambes se dérobaient sous elle !....

Étaient-ce déjà les gendarmes ?

Comme elle continuait à ne pas répondre, bien doucement la porte s'entr'ouvrit, et une tête ridée, revêche, un profil de chouette dont la joue était envahie par la couperose, apparut par l'entre-baillement.

La leur blafarde d'une lampe fumeuse éclairait seule cette scène.

Irma se calma bien vite, elle venait de reconnaître la "vieille taupe" qui passait fréquemment devant la Glandière, cahotée dans un vieux petit panier attelé d'une haridelle.

Et, durant un long moment, les deux femmes se regardèrent sans échanger une seule parole.

A la fin, comme la vieille continuait à se tenir sur le seuil de la porte :

—Qu'est-ce que vous voulez ?—lui demanda brusquement Irma.

—Bien des choses,—répliqua la vieille dame,—oui, bien des choses.... Et je crois que quand vous serez remise dans votre sang-froid, vous me remercirez....

Irma la regarda avec des yeux effarés.

La vieille dame pénétra alors dans l'appartement, et s'asseyant sur une chaise, l'une des seules échappées aux coups de pied de Romain :

—Je vais vous mettre bien à votre aise, débuta-t-elle, car je commence par vous dire que je sais tout !.... Là ! c'est net !....

—Tout quoi ?

—Ne finassez pas avec moi.... Quand je dis tout, c'est tout. C'est bien simple—Ah ! vous n'avez pas été sage.... Et vous aviez cependant la partie belle.... Vous n'aviez qu'à vous tenir tranquille pour être heureuse !.... Que vous manquait-il ?.... Rien assurément ! Mais tous ces reproches sont inutiles, n'est-ce pas ?.... Par conséquent, il s'agit de réparer le mal, et c'est pour cela que je suis ici....

Irma se taisait, confuse, honteuse, vaguement heureuse cependant de ce secours inespéré qu'elle trouvait subitement sous ses pas.

—Je vais jouer avec vous cartes sur table,—reprit encore la vieille dame,—je m'appelle mademoiselle Dementières, et j'habite une petite propriété au bord de la Sauldre qui se nomme Vernon. Là, vous voyez bien que j'ai confiance en vous, puisque c'est moi-même qui viens vous raconter tout cela.... Et maintenant, par exemple, franchise pour franchise, quel est l'homme que vous avez eu ici avec vous depuis quelque temps ?

—C'est mon mari, répliqua Irma.

La vieille demoiselle fit un bond.

—Ah ! mon Dieu !—s'écria-t-elle,—celui qui a été condamné pour l'affaire de Ville-d'Avray ?....

Irma répondit par un signe de tête affirmatif....

Mlle Dementières ajouta après un long silence....

—Vous avez été bien imprudente....

—Oui ! Je ne dis pas.... mais le moyen de le mettre à la porte ?

—On va chercher les gendarmes....

—Vous êtes bonne là, et quand il aurait vu les gendarmes, vous croyez donc qu'il aurait laissé sa langue en repos !

—C'est juste, il vous aurait vendue.... Enfin, comme je le disais tout à l'heure, ce qui est fait est fait et il n'y a plus à y revenir.... Il faut maintenant parer au plus pressé.... En tout cas, il ne faut pas rester ici, car les gendarmes, dès demain, viendront bien certainement vous demander des explications.

—C'est ce que je me dis depuis que je suis rentrée ici.... Mais où aller ?

—Vous viendrez avec moi....

—Et la Tiote ?....

—Qui la Tiote ?

—Qu'est-ce que vous allez en faire ?....

—Elle viendra avec nous.

Irma hocha la tête à diverses reprises.

—Mais je ne sais pas si elle pourra venir ?

—Et pourquoi ?

La voix de la vieille fille commençait à résonner comme une crécelle.

Elle répéta en criant :

—Oui, pourquoi ne viendrait-elle pas ? Elle n'est pas ici, peut-être ?

—Hélas ! si !....

—Eh bien alors.... Je ne crois pas que son paquet soit long à faire.

—Ce n'est pas cela.

Irma hésitait de plus en plus à découvrir le pot aux roses.

—Il y a quelque chose que vous ne voulez pas m'avouer....—fit Mlle Dementières en regardant Irma fixement dans le blanc des yeux.

—Dame oui ! Mais ce n'est pas ma faute. Il y a que je ne sais pas pour quelle raison cette brute

de Romain a tapé sur la petite.... et il a tapé très fort....

—Miséricorde !—s'écria la vieille fille en se tortillant les mains,—qu'est-ce que va dire mon....

qu'est-ce que va dire l'autre !....

Puis, s'adressant à Irma et la secouant par le bras :

—Répondez-moi la vérité.... Elle est morte, n'est-ce pas ?.... Elle est morte !....

—Non ! non ! je vous le jure.... Elle vit.... Je vais même, dans un instant, vous la montrer....

Mlle Dementières respira.

—Ah ! je souhaite pour vous que vous me disiez la vérité ; car je ne crois pas qu'il existe une puissance humaine vous mettant à l'abri de certaine vengeance, dans le cas où l'enfant serait morte par suite de votre négligence.... Non, en vérité, je n'en connais pas....

—Je vous dis qu'elle n'est pas morte, là !—répétait Irma qui s'était remise à trembler,—je vais vous la montrer, vous n'avez qu'à me suivre.

Et s'emparant de la lampe, elle pénétra dans la soupenne, suivie de Mlle Dementières....

Sur la couche de fougère et de foin, à demi nue, la pauvre Fleur-de-Mai était étendue.

Ses yeux agrandis par la souffrance et par l'angoisse étaient hagards comme ceux d'une pauvre démente.

A la lueur de la lampe, lorsqu'elle aperçut Irma et le hideux visage de la vieille fille, elle se dressa sur son séant, agitant les bras, comme pour repousser une nouvelle attaque.

Puis, ce furent des gémissements et des sanglots sans fin, au bout desquels, épuisée, elle retomba inerte, la tête enfoncée dans l'herbe sèche.

Mlle Dementières réfléchissait.

—Ça ne va pas être commode pour l'enlever.... Elle va pousser des cris de fressaie.

—Dame, nous lui mettrons, s'il le faut, un mouchoir sur la bouche....

—Nous y serons bien forcées. Il est évident que nous n'allons pas la laisser beugler comme ça par les chemins.

—Et où nous menez-vous !.... demanda Irma.

—Ça, ma fille, c'est mon affaire.... Et je n'aime ni les questions, ni les curiosités.... Qu'il vous suffise de savoir que je vous mets à l'abri de la gendarmerie et de la justice, ce dont vous devriez me remercier.... Je veux bien vous dire, cependant, que je vous emmène chez moi....

Quand vous y serez, quand cette enfant se trouvera sur pied, une autre personne, celle qui a tous les droits sur vous, vous dira ce que vous avez à faire, et vous dictera ses volontés.... Voilà....

—Et allons-nous partir de suite ?....

—A l'instant.... Faites un paquet de vos hardes et nous les transporterons dans mon panier.

Et quand tout sera prêt, viendra le tour de la petite.

Dépêchons-nous.

Dans des mannes les deux femmes empilèrent précipitamment le linge et les vêtements de la Claudine.

—Et maintenant,—fit Mlle Dementières,—c'est au tour de la petite.

Ce n'était pas une mince affaire.

Fleur-de-Mai s'était redressée sur son lit, et ses yeux, ses grands yeux étincelants, effarés, couraient d'Irma à Mlle Dementières avec une inexprimable angoisse.

—Il faut venir avec nous, ma fille,—lui dit la vieille fille, en cherchant à donner à sa voix une douceur ne réussissant qu'à la rendre plus aiguë encore.—Oui, il faut être bien gentille. Il faut venir avec nous, c'est pour votre bien.... On ne vous fera pas de mal.

Se tournant alors du côté d'Irma, Mlle Dementières demanda :

—Elle comprend, n'est-ce pas ?

—Il y a des moments,—répliqua Irma.

—Allons ! faut venir.... faut venir,—répéta la vieille harpie,—puisqu'on vous dit que c'est pour votre bien.

Fleur-de-Mai comprenait fort bien, mais elle ne voulait point obéir.

Cette fois, elle se révoltait, la pauvre créature ! Ses yeux désespérés semblaient dire :

"Tuez-moi ! mais je ne veux pas partir."

Pour la seconde fois, elle résistait, elle se révoltait....

La frayeur que lui inspiraient ces deux femmes lui donnait de nouvelles forces.... et quand elle vit Irma et la vieille fille s'avancer vers elle, elle se mit à se débattre avec une énergie désespérée.

Irma, on le sait, était mauvaise et rageuse.

La sensibilité, comme le disait Romain, ça n'était pas sa partie.

—Allons, faut en finir,—dit-elle,—nous n'allons pas rester ici pendant des heures pour cette morveuse.

A suivre.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer** est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. "Elle arrêta la chute," écrit-il ; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit : "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête ; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre **Vigueur des Cheveux** en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser ; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je parais dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la **Salsepareille d'Ayer** ou bien par les **Pilules d'Ayer** jointes à la **Vigueur**, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

VENTE S-ECIALE

—DE—

PIANOS DROITS ET CARRES

A PRIX REDUITS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves, bois de rose avec deux moulures, pattes sculptées.
- \$260 SCHUMTZ & LUDOLFF carrés, 7 octaves, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées.
- \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures, pattes sculptées.
- \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose.

LAURENT, LAFORCE & BOUDREAU, 1637, rue Notre-Dame, Montréal.

Le remède de Pico pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50 sous. K. Th. Hammett, Warren, Pa., E. U. de l'A.

Avi aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en rose, chansonnette, Ch. Pourny, 25c ; La Créole, valse, F. Fore, 60c ; Love golden dream, valse, Th. Bonheur, 75c ; Fiorine valse, C. Lowthian, 60c ; Rustic, danse, Cr. Howell, 40c ; Mazurka élégant, G. Bachmann, 35c.

MUSIQUE A BON MARCHÉ

Je t'aime, valse, I love thee, Waldtenfel, 20c ; Dans les Sierras, mazurka, Lacasette, 25c ; Land of the fairies, pays des fées, Berntheisel, 25c ; Frivolité, polka, Lacasette, 20c ; Chatelaine, valse, Leduc, 10c ; Canari, valse, C. F. Escher, 10c ; Soupir des fleurs, polka, Strauss, 10c ; Silvery echoes, valse, C. D. Blake, 10c ; General Grant's March, E. Mack, 10c.

11 cents par la poste pour les morceaux de 10 cts.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Toujours on semble oublier que l'assimilation d'un élément de nutrition de nature organique ou minérale est tributaire enfin de compte des lois de l'organisme vivant, et que dès lors la première condition requise pour traiter les anémiques par aglobulie, c'est de remonter les organes digestifs, réveiller leurs facultés languissantes d'assimilation et modifier l'économie toute entière par des stimulants et des toniques appropriés. Telles sont les considérations générales qui, dès l'année 1880, servaient de base à la formule du VIN AU QUINQUINA FERRUGINEUX du Dr Ed Morin. Disons de suite que les résultats en ont été absolument surprenants et bien faits pour confirmer le public dans la certitude que ce Vin est venu combler une lacune considérable de la médication par le fer. En effet, toute préparation ferrugineuse ne sera rationnelle et efficace que si elle offre les trois conditions suivantes : D'être agréable à prendre, de ne pas fatiguer l'estomac, de stimuler doucement la muqueuse stomacale et d'être en même temps un excitant de l'assimilation générale.

Or, le VIN AU QUINQUINA FERRUGINEUX du Dr Ed Morin : De la forme d'une liqueur agréable au goût et tel que les malades, loin de le négliger ou l'oublier, le recherchent avec plaisir.

Cette préparation sans rivale peut s'obtenir chez tous les pharmaciens au prix de 50 cents et \$1.00 le flacon. Dépôt général : Dr Ed Morin et Cie., Québec. A Montréal, chez Mess Lyman, Knox et Cie, et E. Lefort et Cie, pharmaciens en gros.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhé-

entes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. En retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi il vend e partout aux Etats-Dnis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

NOUVELLE PHARMACIE

PHARMACIE DECARY

Pharmacie de première classe, au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, dans le nouveau Bloc du Séminaire. Produits Chimiques et Pharmaceutiques les plus purs et les plus récents. Dépôt général de Médecines brevetées françaises et américaines et d'Articles de Toilette et de Parfumerie. Laboratoire des Prescriptions placé sous le contrôle immédiat et exclusif de deux Pharmaciens-diplômés. Service de nuit et du dimanche.

ARTHUR DECARY,
Chimiste et pharmacien.
Téléphone Beil No 6,833.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent.

Demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon en-veloppé de papier chamolis.

SERVEZ-VOUS DE

POND'S EXTRACT

Il guérit les

- Engelures
- Enrouements
- Rhumatismes
- Maux d'Yeux
- Hémorrhagies
- Inflammations
- Maux de Gorge

- POUR**
- Tous les Maux
 - Hémorrhoides
 - Contusions
 - Catarrhes
 - Blessures
 - Douleurs
 - Brûlures
 - Toilette
 - Intime
 - ET LA
 - Grippe

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

ANNONCE DE JohnMurphy & Cie

ULSTERS D'HIVER A BON MARCHÉ

- 54 pouces étoffes melton pour ulster seulement 60c.
- 54 pouces tweed pesants seulement 85c.
- 54 pouces tweed pour ulster \$1.00
- 54 pouces étoffe à ulsters pesantes, seulement \$1.10.

COUPONS D'ETOFFESPOURULSTERS

Tous les coupons d'étoffes ou tweeds pour ulsters, à moitié prix.

ETOFFES TWEEDS POUR MEN-TEAUX D'HIVER A BON MARCHÉ

- 54 pouces étoffes Castor \$1.20.
 - 54 pouces étoffes noires de fantaisie pour manteaux \$1.35.
 - 54 pouces d'étoffes noires de fantaisie pour manteaux \$1.50.
 - 54 pouces étoffes noires de fantaisie pour manteaux \$1.75.
 - 54 pouces étoffes allemandes de fantaisie \$1.50.
- Toutes ces marchandises sont toutes marquées aux prix du gros, nous avons donc toute confiance qu'aucune telle valeur ne peut être trouvée ailleurs.

JOHN MURPHY & CIE.

Jamais, à cette saison de l'année des marchés en manteaux n'ont été offerts, comparés à ceux que l'on trouve chez

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes sommités médicales françaises. Dépôt chez

C. ALFRED CHOUILLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

PILULES DU DR WILLIAMS ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT POINT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisé.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, **THE Dr. WILLIAMS MED. CO.,** Brooklyn, N. Y.

GUERISON PROMPTE DES RHUMES ET DES BRONCHITES

PAR LE SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit : *Sirop de Terébinthine du Docteur Lavolette.*

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

UNE VENTE FORCEE

Vue l'élargissement de la rue Notre-Dame, je suis forcé de fondre mon stock de Vaiselles, Verreries, Lampes, etc., etc. Venez en profiter.

Services à Dîner.....	Moitié prix
Services à Thé.....	—
Services de Chambres.....	—
Lampes à suspension.....	—
Lampes de Tables.....	—
Verreries, coutellerie, argenterie, etc.....	—

CHEZ

L. DENEAU

202, Rue Notre-Dame

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50

15 ST-LAURENT

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par M.M. John Johnson & Cie. déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démaquage — on se douches.

Savon No 2.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 3.—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides.—Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). **ALFRÉD LIMOGES** — Saint-Eustache, P. Q.

THIS PAPER may be bought of the Geo. G. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

MAISON LANTHIER & CIE



FOURRURES POUR LE MILLION
A la vieille maison de confiance
LANTHIER & CIE. — 1693, Rue Notre-Dame

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, B. Jas, Garnitures, Doubures, e.c., etc.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

SEPTIÈME TIRAGE MENSUEL, LE 14 JANVIER 1891

1334 LOTS VALANT..... \$52,740
GRAND LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10
Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Garant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

PACIFIQUE CANADIEN

FETE DU JOUR DE L'AN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR seront délivrés pour toutes les stations sur le chemin de fer du Pacifique Canadien, Port Arthur, Ont., et dans l'Est, y compris le Sault Ste-Marie, Mich., et Détroit, Mich., aussi pour l'Intercolonial et les stations des provinces Maritimes, tel que ci-dessous indique:

JOUR DE L'AN

AU PRIX D'UN SEUL TRAJET, le 31 décembre 1890, et le 1er janvier 1891, bons pour revenir le 2 janvier 1891.
AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, le 31 décembre 1890, et le 1er janvier 1891, bons pour revenir jusqu'au 5 janvier 1891.

CONGE DES CLASSES

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, sur certificat, du 10 au 31 décembre 1890, bons pour revenir jusqu'au 31 janvier 1891.
Pour plus amples informations, s'adresser à n'importe quel agent du chemin de fer du Pacifique Canadien.
Bureaux des billets à Montréal
266 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Windsor.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

NOEL ! JOUR DE L'AN !

GRANDE VENTE DE

Marchandises pour les Fêtes. — Prix d'occasion. — 30 pour cent d'Economie! — Profitez-en!!

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

\$0990



Les éléments fortifiants de l'essence du bœuf sont renfermés dans le

Johnston's Fluid Beef

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures — Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259 — Rue Notre-Dame, Montréal — 2259

CHAUSSÉ & MESNARD ARCHITECTES.
J. Alcid. CHAUSSÉ. }
E. MESNARD. }
No 77, RUE SAINT-JACQUES.
MONTREAL.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,225,192.53
Sécurité pour les assurés..... 1,537,298.41

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. **J. H. ROUTH & Cie.**, Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMEDES BIEN CONNU.

\$5.000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DEPOT CHEZ **MAN, FILS & CIE** PHARMACIE EN GROS RUE ST-PAUL, MONTREAL.

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPESIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remedes Sauvages DE GEO. TUCKER

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

Colonne Carsley

BAZAR JAPONAIS

Notre Bazar japonais est encombré chaque jour. Tout le monde à Montréal semble acheter leurs cadeaux de Noël au Bazar japonais.

LE MEILLEUR MARCHÉ

L'endroit où vous pouvez acheter vos cadeaux de Noël, le meilleur marché, est au Bazar japonais. Ne manquez pas de venir au Bazar japonais.

GRAND ASSORTIMENT

Venez au Bazar japonais, où vous trouverez le plus grand assortiment de toute sorte de marchandises de fantaisie pour Noël.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

ŒUVRE CAPITALE

L'augmentation du commerce dans notre département de manteaux, qui dépasse de beaucoup ce qui a été accompli les années passées, prouve que nous devons donner, non seulement la meilleure valeur, mais aussi que nous exposons le choix le plus considérable et le plus beau.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

ŒUVRE MERVEILLEUSE

Les années passées, manteaux, coupe, patrons de robes et de costumes, tout se faisait dans une même salle. Cette année, la confection des manteaux montre une augmentation, à elle seule plus considérable que le tout combiné dans le passé. Voilà ce que nous considérons une œuvre vraiment merveilleuse.

ENCORE MIEUX

Les améliorations et réparations que l'on fait actuellement à notre établissement, nous permettront d'annexer à la salle des manteaux, la salle avoisinante, ce qui va presque doubler l'étendue de cette salle. En d'autres termes, c'est dire que nous avons l'intention de doubler notre commerce de manteaux.

EDITEURS ENTREPRENANTS !

Les éditeurs de la nouvelle Encyclopédie consentent à nous fournir un nombre suffisant de livres pour nous permettre d'en donner jusqu'à la fin de l'année.

A PROPOS DU LIVRE

Le livre mesure 9½ à 12 pouces et deux pouces d'épaisseur.
Les éditeurs nous écrivent que ces livres sont à bon marché à six piastres chacun. Le livre contient certainement beaucoup de lecture utile et variée et de plus 1000 illustrations descriptives.

S. CARSLEY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages **EVER READY**

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles se connaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLEY.

S. CARSLEY

1762, 1767, 1768, 1771, 1772, 1176, 1776, 222
NOTRE-DAME, MONTREAL.